VOLUME V. WINNIPEG, MAN., MERCREDI, 3 AVRIL 1918 NUMERO 47

Adressez toute correspondance à "LA LIBERTE"
ABONNEMENTS:
Canada et Etats-Unis $1.50
Union Postale $2.00

LA LIBERTÉ

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

Imprimé et publié par la WEST CANADA PUB. CO.
619 Ave McDermot
Téléphones - Garry 426 - 35

ALLELUIA! ALLELUIA!

[illegible], 31 mars.

C'est Pâques, le jour par excellence du Seigneur Jésus, le vainqueur de la mort.

A pareil jour, il y a de cela 1918 ans, le Christ, le [illegible] des Juifs, le conspué, le flagellé, le crucifié, après avoir payé le tribut à la mort pour racheter l'humanité coupable, sortait vivant du tombeau, vainqueur de la mort, modèle de notre vie glorieuse au jour de la résurrection. C'est l'enseignement très clair de la foi.

Un jour, si nous sommes fidèles, sortant vivants des cendres du tombeau, nous irons rejoindre Jésus dans sa gloire.

"S'il n'y a pas de résurrection des morts, alors le Christ n'est pas ressuscité. Mais il est ressuscité et il a apparu à Pierre et aux apôtres."

Pâques est un jour de joie intime pour tous ceux qui croient vraiment à la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Pourquoi les nations chrétiennes saluent-elles ce grand jour? C'est qu'au milieu de l'apostasie presque générale, elles ne peuvent effacer une tradition si fermement établie sur les faits. Depuis bientôt vingt siècles, le monde a célébré le grand jour de Pâques. C'est une preuve très certaine de la résurrection de Notre-Seigneur.

Il est mort déshonoré aux yeux du monde, abandonné de tous, même de ses apôtres. Il avait dit, aux jours de sa prédication merveilleuse, qu'il ressusciterait le troisième jour. S'il n'était pas ressuscité il eût dormi du sommeil des pendus et des imposteurs, méprisé d'abord, oublié ensuite. Comment se fait-il qu'au lieu de cela on l'exalte en triomphe depuis vingt siècles? Une seule réponse est possible: c'est qu'il est ressuscité.

Ce grand jour a des conséquences, et, en ce temps de calamité publique, il importe de ne l'oublier point.

"Si vous êtes véritablement ressuscités avec le Christ, cherchez les choses d'en haut et efforcez-vous de les goûter."

Tous ceux qui se disent chrétiens sont tenus d'accepter cet enseignement et d'y conformer leur conduite. Est-ce bien le spectacle que nous donne le monde en ces jours de deuil que nous ne pouvons oublier malgré la joie de la résurrection?

Le monde est en guerre. Les nations, soidisant chrétiennes, ne récoltent-elles pas les fruits amers des semences de mort semées à pleines mains depuis trois siècles? La justice de Dieu peut paraître lente, — pour Dieu, un siècle est comme un jour — mais elle doit avoir son cours.

L'hérésie a débuté en Allemagne. C'est Luther qui attaque la Sainte Eglise, l'épouse mystique du Divin Crucifié. D'Allemagne, l'erreur passe en Angleterre. Puis vient la grande révolution française qui revendique les droits de l'homme contre ceux de Dieu, et [illegible] la [illegible] sur les autels. La première la France s'attaque à l'âme des enfants par l'école sans Dieu; elle consomme ensuite officiellement sa séparation d'avec le Christ et son Eglise.

La presse locale nous rappelait, ces jours derniers, qu'on a prié publiquement, à Winnipeg, pour le triomphe des armes alliées. [illegible] que l'Eglise catholique le fait au Canada; elle y a pensé dès le début de l'affreuse guerre qui afflige le monde. Mais ajoute-t-on l'action à la prière? La prière qui n'est pas assez sérieuse pour pousser jusqu'à l'action peut-elle monter jusqu'au trône de Dieu?

La **Croix** de Paris du 28 février dernier disait les paroles suivantes, en parlant du travail de certaine faction auprès des troupes: "Distribution de brochures et de journaux anti-cléricaux, cinéma [illegible], théâtre immoral, corruption des moeurs du soldat au cantonnement et à l'arrière, obstacles de toutes sortes mis à la pratique des devoirs religieux et à l'action de l'aumônier."

Le suprême commandement militaire serait-il empêché de balayer cette armée de punaises immondes qui souillent les corps et envoient les âmes en enfer?

Les nôtres ont-ils une protection plus efficace quand ils arrivent à Londres? Ce que la presse de ce pays en a écrit suffit à mettre [illegible] des mères auxquelles on demande le sang de leurs fils. Ne sortons pas de notre province, nous pouvons demander ce que veulent dire ces représentations assez lestes prodiguées aux soldats, ces bals ouverts à tout venant où la moralité subit des atteintes très graves.

Est-ce ainsi qu'on se prépare à la mort en pays chrétien? Est-ce bien là une manière efficace d'attirer les bénédictions d'en haut sur nos armées en campagne? N'allons pas l'oublier: les hommes combattent en s'efforçant de mettre de leur côté l'avantage du nombre de soldats et le perfectionnement des engins de guerre, mais c'est Dieu qui tient dans ses mains toutes-puissantes la victoire ou la défaite.

Prions, c'est fort bien, c'est requis. Mais à notre prière ajoutons le sérieux de l'action. Nous savons que Dieu n'écoute pas la prière du pécheur qui conserve l'attache au péché. Ce qui est vrai des individus est vrai des nations, et, au point de vue de la guerre, c'est encore plus vrai des nations, puisque Dieu peut attendre l'éternité pour demander compte de sa conduite à l'homme coupable, tandis que les nations, n'ayant pas d'éternité, doivent recevoir dans le temps le châtiment des fautes imputables à la nation.

Dans notre Canada, comme chez nos alliés, nous sommes coupables d'un crime [illegible] la guerre faite à la formation religieuse de l'enfance. En ce moment, en pleine guerre, on s'acharne à cette oeuvre de lèse-divinité, nous osons dire, — car enfin les enfants [illegible], par leur baptême, des enfants de Dieu.

La **Croix** de Paris du 8 mars dernier dit:

"De tous les points du territoire on nous signale des veuves de la guerre qui, la mort dans l'âme, se sont résignées à placer leurs enfants dans les écoles laïques parce qu'on leur a déclaré que c'était là le seul moyen de recevoir des secours réguliers pour chacun de leurs chers orphelins."

"C'est cela, donnez-nous les âmes de vos enfants ou crevez de faim avec eux!"

Sommes-nous, nous, [illegible] aux Etats-Unis et au Canada? N'assistons-nous pas présentement au Canada à une lutte sauvage pour implanter partout la [illegible] machine de l'école publique et neutre? Est-ce la même diabolique influence qui travaille des deux côtés de l'océan?

Dans tous les cas, c'est le sang des enfants qui crie vengeance contre nous au tribunal du Très-Haut; c'est [illegible] leur sang, c'est leur âme immortelle que les gouvernements veulent à tout prix séparer du Christ, de celui qui, aujourd'hui ressuscité dans sa force et sa gloire, a dit aux jours de sa vie mortelle: "Laissez venir à moi les petits enfants". Les nations qui les en éloignent peuvent-elles compter sur le secours d'en haut? Et quels sont les plus coupables de ce crime affreux, nous ou nos ennemis?

Puissions-nous méditer ces vérités à la lumière bienfaisante qui rayonne du tombeau glorieux du Divin Crucifié, et à nos "Alleluia" de Pâques sachons mêler les "Miserere" qui appaisent Dieu et font descendre sa miséricorde, quand ils ne sont pas des formules creuses. Les hommes voient ce qui paraît, mais Dieu scrute les reins et les coeurs.

PRECIEUX ENCOURAGEMENT

Les délégués de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, réunis en Congrès annuel, avant de mettre fin à leurs travaux, ont tenu à formuler la résolution suivante:

"Aux compatriotes du Manitoba, que d'iniques législations "scolaires ont déjà éprouvés, mais qui ne cessent de protester vail- "lamment contre la spoliation de leurs inaliénables droits, ils réitè- "rent l'expression de leur ardente et sympathique admiration.

"(Signé). **Emile Miller**, chef du secrétariat.

"Montréal, 14 mars 1918."

Voilà un témoignage de sympathie qui ne nous laisse pas indifférents, et dont nous remercions de tout coeur la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal. Plus que jamais, nous avons besoin de la sympathie du groupe français de Québec, car la vague du fanatisme semble vouloir se faire plus menaçante que jamais, et ce ne sera pas trop de toutes nos forces réunies pour y tenir tête.

La lutte est plus qu'aux portes de Québec: elle est rendue dans son enceinte même, et la discrète proposition faite ces jours derniers de ne publier qu'en anglais les débats de la Chambre des Communes en est une preuve éclatante. L'économie est le paravent qui doit cacher le serpent qui montre déjà la tête. C'est exactement la reprise sur le terrain fédéral de la campagne qui nous a valu de voir disparaître le français de la Chambre législative manitobaine.

Allons-nous assister, cette fois encore, à la mise en pratique des honorables compromis qui ont le petit défaut que de ne compromettre que les intérêts du groupe français en exigeant rien du tout en échange de ce qu'on donne. Cette manière de faire n'a d'honorable que le nom qu'on lui prête, en perdant le sens des mots.

La Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, telle que présentement constituée, ne semble pas avoir de dévotion pour cette manière de faire. Ce n'est certes pas trop tôt, et nous nous en réjouissons de tout coeur. Nous sommes des hommes de paix, mais nous croyons être des hommes de coeur. La conclusion s'impose.

REGRETTABLES EMEUTES

Quatre tués, une vingtaine de blessés, plus de deux cent mille piastres de dommages, la loi martiale pratiquement proclamée, la troupe patrouillant les rues, des mitrailleuses braquées menaçantes aux carrefours, voilà, à l'heure où nous allons sous presse, le triste, déplorable et sanglant bilan des journées d'émeute de jeudi, vendredi, samedi et lundi à Québec. Pour le bénéfice de nos lecteurs, résumons les faits à l'aide des journaux de l'est et des dépêches de lundi et d'hier dans les journaux de Winnipeg.

Un certain groupe de jeunes gens sont mécontents des procédés arbitraires, — c'est l'épithète que le **Free Press** a accolé, au lendemain même de la première émeute, au procédé actuel de recherche des déserteurs, — des agents de la police fédérale. Les agents Bélanger et Evanturel appréhendent un jeune exempté du nom de Mercier. Il ne porte pas sur lui son certificat d'exemption. On lui refuse de l'aller chercher: il est conduit au poste par les deux policiers. Un attroupement se forme. Il suit le prisonnier qu'encadre des militaires. On proteste; la troupe des protestataires s'accroit. Les amis de Mercier récriminent, demandent sa mise en liberté. Les menaces pleuvent, les esprits se montent. On se rue contre la prison où est enfermé Mercier. Revolver au poing, les policiers forcent la foule à reculer. Ce n'est qu'un recul momentané. La foule se chiffre à cinq mille personnes. Seconde poussée: portes et vitres de la caserne volent en éclat. C'est l'émeute sinistre et bientôt sanglante. On tombe à bras raccourcis sur la police. Bélanger est fort malmené. Inanimé il est transporté à l'hôpital. Evanturel et Plamondon s'en tirent à meilleur marché. Voilà pour la journée de jeudi.

Vendredi. Il y a de l'émeute dans l'air. De folles rumeurs courent la rue. On dit qu'une nouvelle émeute se prépare. La police, en dépit d'actives recherches, ne découvre rien. Vers huit heures du soir, des centaines de jeunes gens, armés de bâtons et de projectiles, se dirigent vers les bureaux du **Chronicle** et de l'**Evénement**. La police accourt mais ne peut pas dominer la foule. Tout est saccagé. Puis les émeutiers filent à l'Auditorium où se trouve le bureau du régistraire. Les agitateurs sont le petit nombre, il est vrai, mais ils agissent au milieu de la foule et échappent ainsi à la police. Une grêle de pierres s'abat sur les bureaux du régistraire. Tout vole en éclats. Les manifestants se ruent soudainement vers les portes, gagnent à l'intérieur. Les policiers qui veulent leur barrer la route sont si rudement malmenés qu'ils doivent abandonner la partie. Incapable de dominer l'émeute, de faire entendre raison aux manifestants, le maire Lavigueur appelle la troupe. Le sac des bureaux du régistraire est déjà chose accomplie. Une lueur rouge monte vers le ciel: on a mis le feu à l'Auditorium. La troupe et la vue des flammes calment les esprits. Lentement la foule se disperse.

Dimanche. Des groupes se forment dans les rues. Il y a encore de l'émeute dans l'air. On tente de piller les quincailleries chez lesquels se trouvent des armes et des munitions. La troupe s'occupe au transport de ces armes et munitions à l'arsenal. Quelques heurts, quelques chocs entre manifestants et soldats. Deux personnes sont blessées par les cailloux.

Lundi. C'est l'émeute et l'émeute sanglante. De 8 heures 30 du soir jusque tard dans la nuit, manifestants et troupiers sont aux prises. Quatre civils sont tués. Tous étaient d'inoffensifs spectateurs. Une vingtaine de soldats et civils sont blessés. La troupe fait plus de cent arrestations. La basse ville est isolée par un cordon de troupes.

Aujourd'hui, tout est calme. La troupe occupe paisiblement la ville. Tout porte à croire que l'ordre est définitivement rétabli.

En comparant les dépêches de journaux de Winnipeg au compte rendu des journaux de l'est on est forcé à conclure que ceux d'ici, comme ceux de Toronto et un peu toute la presse anglaise du Canada, se sont plu dans l'exagération, la sensation, ont tout grandi démesurément, surtout par d'ébouriffantes manchettes. Il n'y a là rien d'étonnant puisqu'il s'agit de Québec. Le même fait se passant dans une ville anglaise n'aurait qu'une importance secondaire et on se garderait bien de le donner en pâture à la foule. Le premier ministre, Sir R.-L. Borden, a lui-même été la victime des rapports des journaux anglais. Cela explique le ton cavalier de sa dépêche au maire Lavigueur, de Québec: "Les rapports des journaux sur les troubles qui ont eu lieu hier à Québec et au cours desquels des officiers de la police fédérale ont été assaillis et battus, indiquent que les autorités civiques de Québec n'ont rien fait pour prévenir ce coup de main. Je crois de mon devoir de vous demander, comme premier magistrat de la ville, un compte rendu par télégramme de ce qui s'est passé".

Monsieur le premier ministre, tel un vulgaire badaud, prenait pour de l'or en barre le compte rendu des journaux anglais. M. le maire Lavigueur l'allait rappeler au bon sens. "J'ignore les rapports des journaux sur lesquels vous basez la déclaration contenue dans votre télégramme du 29 mars à l'effet que l'attitude de la police municipale a été passive, qu'aucun effort n'a été fait par les autorités civiques pour prévenir l'assaut sur les policiers fédéraux ou pour mettre fin au désordre. **Ces rapports sans doute ont été grossièrement exagérés par la presse étrangère.** Les troubles d'hier soir et de ce soir sont sincèrement déplorés par moi-même et les citoyens de Québec. **Le manque de discrétion, de tact et de discernement** de la part des fonctionnaires responsables de l'application du service militaire semble, dans une grande mesure, être la cause de ces désordres regrettables. J'espère sincèrement que des instructions immédiates vont être données aux autorités voulues, ici, afin d'éviter de nouveaux troubles."

Cette vigoureuse mise au point a suffi à calmer l'effervescence de M. le premier ministre. Dans un second télégramme au maire Lavigueur il s'excuse aussi discrètement que possible.

"Le manque de discrétion, de tact et de discernement" des officiers de la police fédérale serait une des causes et non des moindres de ces regrettables et sanglantes échauffourées. Notre mode actuel de rechercher les déserteurs est du dernier arbitraire. Le **Free Press** l'a reconnu le lendemain même de la première émeute. Il s'est même demandé si on ne pourrait pas lui en substituer un moins arbitraire et comportant partant moins de danger de réactions. Aussi longtemps que le policier qui recherche les déserteurs a du tact, de la discrétion, du discernement, le caractère arbitraire de ce mode de rechercher n'apparaît guère. Mais que le policier soit un rustre, un lourdaud, un balourd quelconque, l'arbitraire de ce mode de recherche aparaît criant. Comme tout ce qui est arbitraire, il comporte une réaction. Cela n'arrive pas seulement à Québec, mais même en plein Winnipeg. Ce fut le cas samedi soir dernier, dans un des grands restaurants de Winnipeg. Cela fût-il survenu dans la province de Québec que nos journaux auraient pour l'annoncer sorti leurs grandes manchettes rouges. Comme ça se passait à Winnipeg, on a camouflé l'incident. Autres lieux, autres étalons de mesure.

Manque de tact, de discrétion, de discernement des policiers, dit le maire Lavigueur. Provocation par des agents du dehors, ajoute-t-il. Cela pourra faire sourire les rédacteurs des journaux anglais, mais le passé nous incline à croire que le maire Lavigueur a raison.

On se souvient de l'affaire des dynamitards. En ce temps-là comme aujourd'hui, on rejetait toute la responsabilité de ces incidents sur les épaules des nationalistes, de Bourassa. C'était les pelés, les gâleux de la fable. C'est l'oeuvre d'agents provocateurs, rétorquaient-ils, comme répond aujourd'hui le maire Lavigueur. L'enquête vint et la vérité aussi, et beaucoup plus tôt que ne l'auraient voulu certaines gens. Un individu, "P'tit Noir" Desjardins, avait été tout l'instigateur de cette affaire de boue et de mort. Sans lui, déclarait énergiquement le juge Pelletier, présidant le procès, il n'y aurait eu ni émeutes, ni rixes avec la police, ni vol de dynamite, ni dynamitage de la résidence de lord Atholstan.

Mais qui était ce Desjardins? Pourquoi travaillait-il?

Ouvrons le **Hansard**, édition non revisée, page 127. Qu'y lisons-nous? Ceci:

M. Casgrain demande:

1. Charles Desjardins, dit P'tit-Noir, qui subit un procès actuellement à Montréal devant la cour du banc du Roi, a-t-il été, à quelque époque que ce soit, employé par le Gouvernement?

2. S'il en est ainsi, quels ont été la nature et le salaire de son emploi?

3. Le ministère de la Justice, ou l'un ou l'autre de ses fonctionnaires, ont-ils, à quelque période que ce soit, essayé d'obtenir un changement dans le chiffre et les conditions du cautionnement fixé par Son Honneur le juge Pelletier, en cette cause?

4. Le ministère de la Justice, ou quelqu'un de ses fonctionnaires, ont-ils déposé ou avancé soit la somme totale, soit partie de la somme requise pour obtenir la liberté provisoire sous caution dudit Charles Desjardins?

L'hon. M. Doherty (ministre la Justice):

1 et 2. Charles Desjardins était au service de la police fédérale en qualité d'agent spécial à raison de $2.50 par jour.

3. Oui.

4. Le département a déposé une somme de $10,000 pour tenir lieu de cautionnement à Desjardins en attendant son procès.

Tirons le rideau en attendant que soient connus les dessous véritables des émeutes de Québec. N'en désespérons pas. Après tout, il ne nous a fallu qu'un an pour connaître ceux de la ville de Montréal.

FOCH COMMANDE

L'imminent danger suspendu sur la tête d'une nation, tout comme sur celle de l'individu, a tôt fait d'enseigner une salutaire leçon à l'orgueil, surtout quand l'orgueilleux n'a pas perdu la raison. Voilà pourquoi l'illustre Foch commande aujourd'hui toutes les troupes alliées en France. Au même moment l'offensive allemande se ralentit et les armées alliées l'obligent à piétiner sur ses positions actuelles. Elle s'y usera jusqu'au jour où Foch la trouvant suffisamment brisée la rejettera d'un de ses efforts de génie dans ses lignes du début de l'offensive, sinon plus loin encore.

Chez tous les Alliés, on a appris avec soulagement et satisfaction la nomination de Foch. On avait toujours en France senti la nécessité primordiale de l'unité de commandement. La France qui, ne connait pas l'égoïsme dans ses rapports avec ses alliés, avait traduit son idée en acte. Ses flottes ont été sous le commandement en chef d'amiraux anglais. Ce que la France avait fait pour sa flotte, l'Angleterre ne pouvait se décider à le faire pour son armée. Elle avait de brillants et héroïques soldats, tout autant que les Français capables de se faire tuer noblement. Mais cela ne suffit pas. Il faut des chefs, des généraux, des vrais hommes de guerre. Cela faisait défaut à l'Angleterre dès le premier jour des hostilités; cela lui a fait défaut tout le long des hostilités et lui fait encore défaut aujourd'hui même. Mais l'orgueil anglais ne le voulait pas confesser. La Grande-Bretagne avait de grands amiraux, pourquoi n'aurait-elle pas de grands généraux?? Elle improvisait une infanterie redoutable, pourquoi n'improviserait-elle pas des généraux? Les "glorious failures" avaient beau se produire, on ne voulait pas voir, on ne voulait pas comprendre en Angleterre. Se mettre à la remorque du génie militaire de la France, confier à la science tactique des généraux français le salut de l'Angleterre, c'était immoler sur l'autel du sacrifice et d'un seul coup tout l'orgueil anglais. Le faire n'aurait rien eu de déshonorant. La France avait bien mis sa marine de guerre sous le haut commandement d'amiraux anglais. Elle avait bien su faire ce sacrifice à la nécessité de l'unité de commandement, de direction. Mais le "British pride" n'a pas son équivalent en France.

Enfin l'Angleterre l'a fait. Tant mieux pour elle et la cause des Alliés. On trouvera peut-être qu'il vient tard, mais mieux vaut tard que jamais.

Ce sera maintenant la lutte entre les deux seuls grands peuples militaires de l'Europe: l'Allemagne et la France. Deux seulement: Cela peut étonner, mais c'est la leçon de la guerre d'aujourd'hui: Nous ne faisons là que répéter ce qu'écrivait il y a quelques semaines le successeur de Clémenceau à la direction de l'**Homme Libre**. Il plaidait en faveur de l'unité de commandement, il suppliait, lui, officier belge, la Grande-Bretagne d'accepter la direction militaire de la France et de confier aux généraux français la conduite des armées anglaises. Car, ajoutait-il, la guerre d'aujourd'hui démontre qu'il n'existe en Europe que deux grands peuples ayant le génie de guerre: l'Allemagne dont le génie inventa la guerre et les méthodes d'aujourd'hui; la France, dont le souple génie sut s'adapter immédiatement et spontanément aux méthodes de guerre inventées par l'Allemagne. C'est pourquoi la direction de lutte devrait appartenir à la France.

Mais cet appel ne pouvait pas entrer dans le cerveau de l'Angleterre. Il a fallu la menaçante offensive des deux dernières semaines pour l'y enfoncer. Espérons que l'heure du danger passée il n'en sortira pas. Sinon l'avenir nous réserverait d'autres désastres.

L'HON. M. BLONDIN

Il resterait dans le cabinet et irait se faire élire dans Ontario.

Ottawa, 28. — Le Citizen dit ce matin: La déclaration du premier ministre disant que M. Blondin a envoyé sa démission, mais qu'elle n'a pas encore été acceptée, est interprétée comme une intention de garder le ministre des postes dans le cabinet et de lui trouver un siège en Parlement, peut-être pour un comté d'Ontario.

L'attitude de l'élément orangiste fait cependant prévoir qu'il y aura des protestations à ce sujet, mais le Citizen ajoute que la chose devrait se faire.

FEU LE DR VALADE

Le Dr F.-X. Valade est mort à Ottawa, mercredi le 27 mars dernier. Il était l'oncle de M. l'abbé A. Defoy, de Letellier, et beau-frère du magistrat C.-H. Royal, de Saint-Boniface.

Le Dr Valade a exercé sa profession dans la ville d'Ottawa pendant 52 ans.

LE COIN DES DAMES

ENCORE un ce matin! J'en vois tous les jours de ces pauvres soldats retour du front, celui-ci privé d'une jambe, celui-là n'ayant qu'un bras, d'autres portant sur la figure une large balafre, souvenirs pénibles de leur passage au feu. On les reconnait bien à la bande de drap bleu qui entoure leur bras gauche. Ils sont arrivés quinze cents, ces jours derniers, et d'autres suivront certainement avant longtemps. Ils reviennent pour la plupart démoralisés, infirmes, invalides. De toutes jeunes femmes, à qui l'avenir apparaissait sous les plus belles couleurs au jour de leur mariage, se voient maintenant, pour une longue vie peut-être, les compagnes, les garde-malades plutôt de pauvres mutilés. C'est navrant!

Quand il n'y aurait que la vue de ces malheureux pour nous faire désirer la paix, ne serait-ce pas suffisant? Toujours, hélas! le sang coule plus abondamment, toujours plus le carnage augmente. Ce bombardement lancé sur Paris, effectué à soixante milles de distance, est-ce possible, vraiment? Une lettre de Neuilly-sur-Seine, reçue aujourd'hui même, confirme l'inquiétude que nous ressentions à l'endroit de certains des nôtres, qui ont été exposés à la fureur des Zeppelins, déchargeant le mois dernier des bombes sur Paris et les alentours. C'est effrayant!

Dimanche, je pensais à tout cela, alors que pour obtenir trois grâces je suivais dans une immobilité complète le sublime récit de la Passion de Notre-Seigneur. D'aucuns riront sûrement, appelant superstition, ou bigoterie, cette pieuse habitude qu'on m'avait apprise alors que j'étais une petite fille, et que j'ai depuis conservée, à l'exemple, d'ailleurs, de bien d'autres. Ce n'est pas une vérité dogmatique, non plus qu'un commandement, mais étant donné l'importance du sacrifice joint à la prière pour obtenir des faveurs, n'est-ce pas une heure favorable entre cent pour forcer le coeur du Divin Maître, que d'unir cette petite mortification à ses souffrances si nombreuses, endurées pendant la semaine mémorable de son martyre? Oui, c'est le moment favorable pour nous de demander de toute l'ardeur de nos âmes que les mérites de la Passion d'un Homme-Dieu attirent sur ceux qu'Il est venu sauver la fin de cet horrible fléau qui sème tant de deuils et de coeurs brisés. N'est-il pas temps vraiment? N'est-ce pas assez de sang versé? Le fiel de la rancune des peuples n'est-il pas prêt de s'épuiser? Les mères, les soeurs, les fiancées n'ont-elles pas assez pleuré? Faut-il donc que d'autres aillent encore au sacrifice? Qui ne reçoit de ces lettres dont chaque ligne révèle l'angoisse des coeurs qui les dictent? C'est un frère qui s'en va, c'est un ami cher qui, en dépit de la feuille d'exemption qu'il tient dans ses mains, garde tout de même au fond de son âme, des doutes sur sa validité... Parce que voyez-vous, on ne veut pas toujours se rendre aux raisons qui sont apportées au tribunal d'exemption...

De partout, l'on entend ce cri, demi-révolté, demi-résigné: "Est-ce que la guerre va me le prendre aussi?" Mon Dieu, qu'au matin de votre Résurrection glorieuse, nous voyions enfin se lever sur le monde, l'aurore de la paix!!!

JACQUELINE DES ERABLES.

26 mars 1918.

IMMORTALITE

Le chêne dans sa chute écrase le roseau,
Le torrent dans sa course entraine l'herbe folle;
Le passé prend la vie, et le vent la parole.
La mort prend tout: l'espoir, et le nid, et l'oiseau.

L'astre s'éteint, la voix expire sur les lèvres,
Quelqu'un ou quelque chose à tout instant s'en va,
Ce qui brûlait le coeur, ce que l'âme rêva,
Tout s'efface: les pleurs, les sourires, les fièvres.

Et cependant l'amour triomphe de l'oubli;
La matière que rien ne détruit se transforme,
Le gland semé d'hier devient le chêne énorme,
Un monde nouveau sort d'un monde enseveli.

Comme l'arbre, renaît le passé feuille à feuille,
Comme l'oiseau, le coeur retrouve sa chanson;
L'âme a son rêve encore, et le champ sa moisson,
Car ce que l'homme perd, c'est Dieu qui le recueille.

LOUISA SIEFERT.

PENSEES CHOISIES

Chaque fois que nous ne faisons pas l'effort qui nous est possible, il y a, par notre faute, dans le monde, une diminution de bien et de beauté. Quiconque agit mal tue une lumière, en lui-même d'abord, mais dans les autres non moins qu'en lui-même.

Ph. Ponsard.

• • •

Qu'y a-t-il au monde de plus poétique et de plus grand que la lutte, la souffrance et l'intime jouissance du triomphe que l'on remporte sur soi-même? C'est parce qu'il est austère et difficile, que le devoir est l'idéal de la vie.

J. Girardin.

• • •

Le sacrifice est au fond de toute grande résolution humaine. Si l'on en veut la raison vraie, c'est que rien dans ce monde ne se suffit pleinement à soi-même, rien, pas même la plus noble vie d'homme.

Léon Ollé-Laprune.

RENOUVEAU

Le printemps arrive pour tout le monde, et tous, grands et petits, ont à renouveler un peu leurs garde-robes. Nous, les grands, qui trouvons la chose bien embarrassante parfois, en ce qui nous regarde, qu'est-ce vraiment en comparaison du souci des mamans qui ont tout un petit monde à entretenir. Après avoir fait user les vieilles choses de l'an passé sous les manteaux, force leur est bien de penser, quand les beaux jours reviennent et que les chemins sont secs, alors que les petits sortiront à toute heure, qu'il faut les habiller convenablement. Et vous croyez qu'elles auront toutes les moyens de procurer du neuf à ces enfants qui ne passent pas un jour sans se faire un accroc quelque part? Certes non. Pour leurs toilettes du dimanche, on aura en réserve peut-être, une robe, un habit venus tout droit du magasin, mais pour tous les jours, on y va plus doucement. C'est le temps alors d'assembler pour les plus jeunes les bons morceaux recueillis des vieux habits, des robes usagées des plus âgés: et il faut voir ce que la main ingénieuse et le goût de la mère peuvent faire ressortir de tout cela! C'est à s'y tromper souventes fois...

Quand le grand pantalon et la robe défaits ont passé par l'eau et sous le fer à repasser, et qu'ils ont été taillés sur un patron dernier cri, il arrive parfois qu'on est si fière de son ouvrage, c'est si joli, si bien fait, qu'on en fait des toilettes de grands jours. L'on fait alors d'autres investigations pour découvrir de nouvelles "richesses" et si les bons morceaux se font plus rares, une heureuse combinaison d'étoffes et de couleurs peut contribuer à faire quelque petit costume bien passable permettant à l'enfant de jouer tout à son aise sans crainte de déplaire à la maman s'il le souille ou le déchire. Ce qui est commode et ce que la mode a fait de bien sensé, pour une fois, c'est les salopettes bouffantes, faites de bonne indienne et dans lesquelles les enfants semblent si confortables pour charroyer leur brouette de terre, et faire des pâtés de sable.

Tout est si dispendieux maintenant, qu'il est de la suprême importance pour la bonne ménagère d'utiliser bien tout ce qu'elle trouve sous sa main.

J. des E.

RECETTES

Pommes de terre au beurre

Prenez des pommes de terre, pelez-les. Si elles sont petites, la peau s'enlève en les frottant avec un torchon; mettez-les, coupées en quartiers si elles sont trop grosses, dans la poele avec un bon morceau de beurre; sautez-les jusqu'à ce qu'elles aient pris belle couleur; égouttez-les dans une passoire et dressez-les sur un plat, saupoudrées de sel fin.

• • •

Entremets aux amandes

Emondez une poignée d'amandes en les jetant à l'eau douce. Hachez les amandes au hachoir, procédé plus simple que de les piler dans un motier. Mélangez-les avec une demie livre de farine, quatre jaunes d'oeufs et deux blancs battus en neige, deux cuillerées de sucre en poudre et une ou deux cuillerées de fleur d'oranger. Mettez le tout dans un moule beurré et portez au four à feu doux environ une heure et demie. Ces proportions peuvent fournir un dessert pour six ou huit personnes.

• • •

Biscuits à la poudre à pâte

2 tasses de farine, 1 cuillerée à table de beurre, 1 cuillerée à thé de sel, 1 cuillerée à table de saindoux, 4 cuillerées à thé de poudre, ¾ tasse de lait et d'eau en parties égales.

Mélanger la farine, le sel et la poudre à pâte, et sassez deux fois. Pétrissez dans du beurre et du saindoux du bout des doigts, ajoutez l'eau et le lait à mesure, en mélangeant avec un couteau. Quand la pâte est de bonne consistance, mettez-la sur une planche farinée, tournez et retournez-la pour l'imprégner de farine, mais ne la pétrissez pas. Etendez-la avec le rouleau à ½ pouce d'épaisseur. Coupez au moule-pâte et faites cuire de dix à quinze minutes sur la plus haute flamme. Si le fond menace de brûler, baissez la flamme.

NOTRE-DAME DE LOURDES

Avis est donné aujourd'hui que le dimanche 7 avril, au soir, une grande soirée récréative et musicale sera donnée à la salle ordinaire, à l'école du Couvent de notre village. Le programme, paraît-il, est très varié et fort intéressant.

Invitation est donc faite par les présentes à tous nos paroissiens et à ceux des villages voisins ou éloignés. Tous seront les bienvenus. Le produit de la séance sera au profit de l'église.

La fanfare, qui vient de se reconstituer sous l'habile direction de M. Constant Weicker, fera entendre de la belle musique.

Communiqué.

• • •

Il y a certainement, dans Notre-Dame de Lourdes, de bonnes volontés, puisque l'on y trouve des chroniqueurs de rechange. Et, pour le sûr, le dernier, "Pan", a une plume alerte. Ce Monsieur "Pan" admoneste le chroniqueur de Lourdes. Mais, existe-t-il un chroniqueur attitré pour notre paroisse? Si oui, il mérite d'être secoué. Si non, qui osera l'accuser de paresse ou d'autre défaut. Il a, comme M. "Pan", pris sa plume un beau jour... et l'a laissée ensuite...

Qui a bien pu paraître partial quant à nos conscrits? Tout le monde estime également les braves qui ont défendu leur patrie; plus ils l'ont défendue longtemps, plus ils méritent d'honneur, cela est naturel. On a reçu ici avec "bruit" l'un d'entre eux, mais qu'on n'oublie pas qu'il était le premier à revenir, et son retour était connu par avance, d'autres étant arrivés plutôt incognito. M'est avis qu'on a voulu honorer, en celui-là, ceux qui représentaient la paroisse sur le front français sans y attacher une distinction strictement personnelle. C'eût été abus de renouveler de solennelles réceptions à chaque retour, je crois.

"Pan" a si bien le secret de se faire lire, que je le propose comme chroniqueur ordinaire de notre paroisse, supposant qu'il a le temps de ce faire. Il viendrait souvent à la gare du C. N. R. cueillir des nouvelles que d'autres aimeront à apprendre. Mais, que les nouvelles soient toujours selon la vérité, afin que l'on puisse dire: C'est écrit, donc c'est vrai.

Je propose aussi que ce chroniqueur qui dit si bien, se fasse connaître; et pourquoi pas? Nous lui serions reconnaissants de promouvoir de toutes manières les intérêts des agriculteurs. Faire écho ici aux notions si utiles données par Monsieur le Curé Jutras ou M. Villeneuve, ou autres de ce genre, serait, quant à moi, la meilleure manière de remplir les colonnes de la **Liberté**. Et dans ce cas, nous nous cotiserions pour défrayer le chroniqueur des frais de son abonnement à un journal qu'il rendrait instructif et agréable, puisque, — je le répète, — M. "Pan" a la plume habile et gaie.

• • •

Mais qui donc a permis à la neige de se remontrer, alors qu'elle nous avait quittés depuis longtemps? Importune, va! Tu ne sais donc pas, neige que tu es, faiseuse de boue, qu'il y avait des costumes tout flambant neufs et voyants qui devaient se montrer aux brillants rayons du soleil? Si au moins, Pâques fût tombé le premier avril, j'aurais compris le tour... "La veille est déjà de la fête parfois", me répond la sotte neige... Qu'y faire?...

Tel.

La beauté d'une belle peau. — Un bon sang s'obtient par un bon fonctionnement du foie. Si le foie fonctionne mal il en résulte des impuretés dans le sang qui se traduisent par des taches sur la peau. Les Pilules Végétales de Parmelee en agissant sur le foie agissent sur le sang. Un judicieux emploi de cette médecine donnera donc une belle et vigoureuse peau. Les femmes qui, nul doute, priseront les grandes qualités de ces pilules, peuvent en user avec la certitude qu'elles en obtiendront d'excellents résultats.



LA SALLE

Comme c'est joli, à LaSalle. Les champs sont tous découverts de leurs manteaux blancs, et nous voyions ces bons cultivateurs qui ensemencent de belles terres.

• • •

M. Laurent Fougas et sa dame, de Saint-Adolphe, étaient en visite chez M. Jos. Comeau, dimanche.

• • •

M. Delphis Legacé avait le plaisir de recevoir son frère et sa famille, de Montréal, qu'il n'avait pas vus depuis dix ans. Ils sont allés demeurer à Willow Bunch.

• • •

Mlles Rosa, Georgine et Amanda Lacerte sont pour quelques jours chez leur soeur, Madame Ephrem Rochon.

• • •

M. Alex. Caron, de Winnipeg, était de passage à La Salle, vendredi, chez sa soeur, Mme Thomas Comeau.

• • •

M. et Mme Lemaire, de Saint-Norbert, étaient en visite chez leurs parents, cette semaine.

• • •

M. A. Delorme, avocat de Winnipeg, est venu rendre visite à son oncle, M. Osias Rochon.

• • •

M. et Mme P. Bilodeau, de Transcona, viennent passer le beau jour de Pâques chez leurs parents et amis de La Salle.

• • •

M. Alva Lavallée est parti pour aller demeurer dans la Saskatchewan.

Cornichon.

LAURIER

L'[illegible] des fermiers de Laurier [illegible] maintenant. Vendredi le 29 de mars eut lieu une grande assemblée des actionnaires. Plusieurs cultivateurs de Sainte-Amélie étaient présents. Les directeurs suivants furent élus: M. Jos. W. Hunter, président; M. Leonard Bouchard, vice-président; M. Rosaire Gagné, secrétaire; MM. Ross Lamb, J. J. Parkhill, Wilfrid Lapointe, Jos. Gamache et Félix Dean.

Pour Lire au Foyer le Dimanche

EVANGILE

DIMANCHE DE QUASIMODO

(S. Jean, XX, 19-31)

En ce temps-là, sur le soir du même jour, qui était le premier de la semaine, les portes du lieu où les disciples se tenaient assemblés dans la crainte des Juifs étant fermées, Jésus vint, parut au milieu d'eux, et leur dit: La paix soit avec vous. Et, après ces paroles, il leur montra ses mains et son côté. A la vue du Seigneur, les disciples furent remplis d'une grande joie. Il leur dit encore une fois: La paix soit avec vous. Comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie moi-même. A ces mots, il souffla sur eux et leur dit: Recevez le Saint-Esprit: les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. Or Thomas, l'un des Douze, appelé Didyme, n'était pas avec eux lorsque Jésus vint. Les autres disciples lui dirent: Nous avons vu le Seigneur. Mais il leur répondit: Si je ne vois la marque des clous dans ses mains, et si je ne mets mon doigt dans le trou des clous, et ma main dans la plaie de son côté, je ne croirai point. Huit jours après, comme les disciples étaient encore dans le même lieu, et Thomas avec eux, Jésus vint, les portes étant fermées, et, paraissant au milieu d'eux, il leur dit: La paix soit avec vous. Il dit ensuite à Thomas: Mettez ici votre doigt, et considérez mes mains; approchez aussi votre main, et mettez-la dans mon côté, et ne soyez pas incrédule, mais fidèle. Thomas lui répondit: Mon Seigneur et mon Dieu! Vous avez cru, Thomas, lui dit Jésus, parce que vous m'avez vu; heureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru. Jésus a fait encore en présence de ses disciples beaucoup d'autres miracles qui ne sont pas rapportés dans ce livre. Mais ceux-ci ont été écrits afin que vous croyiez que Jésus est le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie en son nom.

LE FAIT DE LOUBLANDE

Claire Ferchaud

Plusieurs de nos lecteurs ont suivi avec un grand intérêt le récit des événements extraordinaires de Loublande, village du département des Deux-Sèvres, en France, tel qu'ils l'ont relaté dans certains de nos journaux, reproduit de revues pieuses de France. Mais comme ces différents récits étaient plutôt fragmentaires, ces lecteurs aimeraient à nous voir [illegible] ici, les faits de Loublande.

Disons, d'abord, que rien d'autorisé n'a encore été publié sur ce grave sujet et qu'on est libre de faire toutes les réserves que l'on croira sages sur le fait de Loublande, tant que le jugement de l'Eglise n'aura pas reconnu le caractère surnaturel des faits en question.

Le fait de Loublande a été révélé au public catholique français principalement par la **Revue Mariale** de Lyon, qui a pour directeur Mgr Bauron, le **Bulletin paroissial** de Bourbon-Lancy et le **Bulletin paroissial** de Maulevrier, village situé tout près de Loublande. C'est le curé de Maulévrier lui-même, M. l'abbé Henri Alliot, qui s'est chargé de faire part à ses paroissiens, dans son **Bulletin**, du fait de Loublande, ou du moins, de certains de ses aspects.

Au dire de ces trois publications, parfaitement respectables, dont nous rassemblerons, ici, les récits fragmentaires, la famille Ferchaud, qui habite la ferme des Rinfillières, dans la paroisse de Loublande, département des Deux-Sèvres, depuis des siècles, fit le voeu, en 1856, de verser 500 francs pour la construction d'une chapelle dédiée à Notre-Dame de la Garde, à saint Joseph et à saint Jean, si Dieu les délivrait d'une fièvre contagieuse, qui avait déjà fait des ravages dans leur foyer. La grâce fut accordée; mais les Ferchaud, [illegible] cultivateurs, ne purent accomplir leur voeu qu'en 1862, et ce fut Jean Ferchaud, le père de Claire, qui eut cet honneur. C'est dans cette très humble chapelle, construite sur la propriété même des Rinfillières, que Claire Ferchaud aurait reçu, depuis sept ans, du Sacré-Coeur, des révélations extraordinaires.

Claire Ferchaud, au dire de M. l'abbé Henri Alliot, curé de Maulevrier, paroisse voisine de Loublande, est une jeune fille pieuse, simple, calme, au bon visage souriant et sans l'ombre d'une complaisance vaine. "Ce qui se passe actuellement aux Rinfillières, dit-il, est de tout point irréprochable. On prie le Sacré-Coeur et la Sainte Vierge. On redit cent fois et avec amour, ces invocations: **Coeur de Jésus, broyé à cause de nos crimes, ayez pitié de nous. — Notre-Dame de la Garde, sauvez-nous.** On y apporte par milliers des portraits de soldats, pour les mettre sous la protection du Sacré-Coeur et de la Sainte Vierge. L'enfant excite à la prière, et prie avec les visiteurs; la foi, la confiance, l'amour de Dieu s'en trouvent accrus pour un meilleur moral et une vie chrétienne plus intense."

Selon la **Revue Mariale** de Lyon, Claire Ferchaud a vu Notre-Seigneur lui apparaître à plusieurs reprises. A la première vision il y a sept ans, Notre-Seigneur apparut à la jeune fille "tenant dans sa main gauche son Coeur criblé de blessures sanglantes, dont une énorme, qu'il lui dit être celle faite par la France. Il lui montrait un champ de blé dont presque tous les épis avaient la tête brisée. Notre-Seigneur lui dit que c'était l'emblème de la vengeance que son courroux tirerait de la multiplicité de ceux qui l'avaient offensé. Il ajouta qu'il avait été presque résolu à abandonner la France, mais qu'il s'était apaisé en vue des victimes expiatoires, à lui. Claire eut alors la pensée de se dévouer en victime expiatoire pour consoler le divin Coeur et apaiser sa colère; et c'est après que commença pour elle une vie mystique d'un ordre de plus en plus élevé."

D'après la même revue, Claire Ferchaud aurait composé, à 60 centimes, "des écrits qui atteignent en profondeur et en science divine les plus belles pages de sainte Thérèse et de sainte Catherine de Sienne, disent les théologiens qui les ont lus". De plus, durant un séjour qu'elle fit au couvent de Saint-Laurent-sur-Sèvres, selon les instructions de l'évêque de Poitiers, son évêque, la jeune paysanne de Loublande aurait fait peindre par une religieuse le Sacré-Coeur tel qu'elle le voyait. "Ce tableau, dit la **Revue Mariale**, a 60 centimètres de hauteur environ. Notre-Seigneur y est représenté en pied. Le Coeur, plus grand que nature, est au milieu de la poitrine, sur laquelle est appuyée la main gauche. L'index s'en détache et touche le Coeur. Le bras droit est étendu. Le haut du Coeur est couronné d'épines, surmonté d'une croix et de flammes. Une longue et profonde blessure, lèvres ouvertes, traverse le Coeur en diagonale. Au-dessus et au-dessous, le Coeur est criblé d'une multitude de blessures et, en quelque sorte, perforé comme une éponge. De toutes ces blessures le sang coule, formant en dessous une longue et large frange de sang. Des stigmates des mains le sang s'écoule aussi en larges flots. Le corps de Notre-Seigneur représente un homme robuste. Les épaules ne sont ni courbées, ni affaissées, et, cependant, elles donnent l'impression d'être accablées sous le poids d'un fardeau écrasant. Le visage, éclairé par de très grands yeux bleus, a l'expression impressionnante de la tristesse et de la douleur physique et morale poussées au paroxysme. La tête est légèrement relevée en arrière. Sur le front, très pâle, et sur la figure, on voit de très légères gouttes de sang paraissant sortir de petites blessures. Cette image doit jouer un rôle important dans la Mission de la Voyante".

Et cette mission de Claire Ferchaud serait, toujours d'après la même revue, premièrement, de promouvoir auprès des autorités compétentes la Consécration officielle de la France au Sacré-Coeur, c'est-à-dire, compléter pour ainsi dire la mission donnée autrefois à la Bienheureuse Marguerite-Marie; deuxièmement, de "renouveler la Mission de la Bienheureuse Jeanne d'Arc, en repoussant hors de France les ennemis, dont la déroute sera complète".

Certains journaux ont prêté à Mgr Baudrillart le récit que le distingué prélat aurait fait "au Rév. Père Supérieur des Franciscains" d'une entrevue qu'aurait eue Claire Ferchaud avec le président Poincaré, et au cours de laquelle la jeune fille de Loublande aurait donné une preuve extraordinaire de sa mission, en rappelant au président de la France que le jour même où commençait la bataille de la Marne, il serait mis à genoux, dans son cabinet, en disant: "Mon Dieu, sauvez la France". Mais le prélat mis en cause n'ayant jamais, à notre connaissance, confirmé ce récit, il est plus prudent de regarder ce fait comme non avenu, jusqu'à plus ample et plus sûr informé.

Quoi qu'il en soit de tous ces faits, nous croyons de notre devoir de reproduire ici, le communiqué officiel suivant de la **Semaine religieuse** de Poitiers, déjà reproduit, du reste, par la **Croix** de Paris du 25 mai 1917: "Nous apprenons, de divers côtés que la note relative au fait de Loublande, publiée dans notre **Semaine religieuse** du 25 mars dernier, a été interprétée par plusieurs comme le classement d'une affaire désormais abandonnée. La cause est toujours retenue devant la Commission. Elle n'est dépourvue ni d'intérêt ni de gravité, et demande à être examinée avec une attention prudente et soutenue. Quant au jugement à formuler, il serait prématuré de le rendre actuellement. Nous ne nous laisserons influencer ni par les impatiences des uns ni par les oppositions des autres. L'heure est assez grave pour que l'on se recueille et que l'on prie.—Louis, évêque de Poitiers."

Attendons donc avec confiance et humilité le jugement de l'Eglise sur cette grave question, tout en mettant en pratique le sage conseil de Mgr l'Evêque de Poitiers. Prions.

A. H.

—"La Semaine Religieuse de Québec."

LA SEMAINE SAINTE A ROME

Les cérémonies religieuses de la Semaine Sainte dans la capitale de l'empire catholique s'adressent aussi bien à l'artiste qu'au curieux et au chrétien.

La grande semaine, comme on dit là-bas, commence par la bénédiction des palmes, le jour des Rameaux. Elle se fait à Saint-Pierre et la basilique, à cause de son immense étendue, est loin d'être remplie par la foule des croyants et des curieux accourus de toutes les parties du monde.

Lorsqu'on pénètre dans l'enceinte, on ne peut se douter de l'immensité de l'édifice, tant les proportions en sont harmonieuses. Le bénitier qui paraît une simple coquille portée par un petit ange est de dimensions telles qu'on tiendrait à l'aise dans la coquille et que le petit ange est plus grand qu'un homme de haute taille. Des statues de huit pieds de haut sont logées dans les niches, et la palme tenue par un des anges qui décorent le tambour de la coupole a plus de trois mètres de longueur.

Saint Pierre est le temple le plus vaste qui existe au monde; l'extrémité de la coupole atteint en hauteur juste le double des tours de Notre-Dame de Paris et l'on a dit sans exagération que dans cette basilique gigantesque, les cathédrales gothiques pourraient tenir par couple.

Quatorze porteurs vigoureux vêtus de velours d'Utrecht et de rabats en dentelles, font faire au Souverain Pontife processionnellement, sur la **sedia gestataria**, souvenir de la chaise curule des anciens romains, le tour de Saint-Pierre. Le chef de la chrétienté est suivi de ses gardes-nobles et du régiment des suisses qui portent encore le costume que Michel-Ange dessina pour eux.

Après la procession, la grand'messe est célébrée par un cardinal-prêtre, pendant laquelle a lieu le chant de la Passion. Ce récit, qui forme l'évangile du jour, est chanté par un ténor; un contralto redit les cris des témoins, des juges et des bourreaux; une basse profonde articule les paroles du Christ. Le choeur se joint à l'action et son chant original et profondément accentué produit un effet des plus émouvants et des plus étranges.

Cette cérémonie de la bénédiction des palmes n'est pour ainsi dire qu'un prélude; les cérémonies qui se déroulent en grande pompe dans la chapelle Sixtine, depuis le mercredi avec l'office des ténèbres jusqu'au dimanche de Pâques sont les plus imposantes que l'on puisse imaginer.

Lorsque le soleil printanier éclaire les reliefs de la fresque saisissante du Jugement dernier et les pendentifs de la voûte, oeuvre la plus étonnante qu'il soit possible de contempler, le Sacré Collège entre dans la pompe et dans l'éclat de ses habits de fête. Les cardinaux prennent place sur leurs bancs accompagné de leur familier qui s'accroupit à leurs pieds; puis l'entrée majestueuse du pape est saluée par un choeur d'allégresse, entonné par les chanteurs de la chapelle Sixtine.

Aucune musique au monde ne peut être comparée à celle de la chapelle Sixtine. Lorsqu'on entend ces singuliers effets de voix, ces tenues de notes démesurément prolongées, ces choeurs formant un accompagnement plus riche et plus rempli que celui du plus parfait orchestre ou d'un orgue incomparable, on éprouve la révélation d'une musique inouie, en quelque sorte céleste. Ces enchevêtements de voix compliqués défient les plus habiles musiciens. C'est à la troisième audition seulement que Mozart parvint à noter le **Miserere**, d'Allegri, qui produit une impression inénarrable sur les auditeurs, le Vendredi-Saint, à la chapelle Sixtine.

Les cérémonies s'accomplissent au son de cette musique étrange et merveilleuse.

L'hostie consacrée le Jeudi-Saint est mis dans un calice de cristal que le Pape, suivi de la cour pontificale, porte processionnellement de la chapelle Sixtine à la chapelle Pauline, laquelle transformée en reposoir, est illuminée par des milliers de cierges groupés d'une façon habile et harmonieuse.

Quoique de dimensions colossales, les chapelles Sixtine et Pauline sont dans le Vatican même, au premier étage et l'on ne s'étonnera pas outre mesure de cette disposition lorsqu'on saura que le Palais du Vatican contient 13,000 chambres, 20 cours et 200 escaliers.

Dans une autre chapelle, le chef de la chrétienté lave les pieds à treize prêtres remplissant le rôle d'apôtres; puis il leur baise les pieds, et leur donne une médaille commémorative en or et les sert à table en signe d'humilité.

Dans les trois cents églises de Rome des reposoirs sont élevés que les fidèles vont visiter. La plus grande affluence se porte à la **Scala santa**, escalier de vingt-huit marches de marbre blanc que la tradition donne comme celui du prétoire de Pilate, que Jésus remonta et redescendit quatre fois. Charlemagne et Lothaire, ainsi que les fidèles de tous les temps, ont gravi ces marches à genoux.

Le Vendredi-Saint, Rome offre un spectacle inusité: la vie sociale est suspendue, les rues pleines d'une foule qui va assister au grand drame de la mort du Christ. Dans la chapelle Sixtine, les peintures sont voilées, l'autel est dépouillé et le Souverain Pontife auquel on a retiré ses ornements et même ses mules, suivi de tout le Sacré-Collège, se prosterne sur les dalles. On se rend ensuite à Saint-Pierre et dans cette basilique froide et nue privée des 142 lampes qui brûlent jour et nuit autour du tombeau de Saint-Pierre, des torches percent tout à coup l'obscurité et vers la tribune de Sainte Véronique, deux chanoines apparaissent parmi les girandoles allumées et ils montrent en silence une portion de la Vraie Croix, la lance qui perça le côté de Jésus et la Sainte Face imprimée sur le linge de Véronique.

Le lendemain, après la messe de Palestrina dans la chapelle Sixtine, la joie et l'animation règnent dans les rues de Rome et les cloches de 300 églises carillonnent d'allégresse pendant que le canon tonne au château Saint-Ange.

Claude Montorge.

CALENDRIER RELIGIEUX DE L'ANNEE

Jours d'obligation

Tous les dimanches de l'année; la Circoncision de Notre-Seigneur, 1er janvier; l'Epiphanie de Notre-Seigneur, 6 janvier; l'Ascension de Notre-Seigneur, 9 mai; La Toussaint, 1er novembre; L'Immaculée-Conception de la Sainte Vierge, 8 décembre; Noël ou la Nativité de Notre-Seigneur, 25 décembre.

Jours maigres ou d'abstinence

1o Tous les jours des Quatre-Temps de l'année. — 2o Tous les vendredis de l'année, excepté ceux où se célébreraient les fêtes de Noël, de la Circoncision, de l'Epiphanie, de la Toussaint et de l'Immaculée-Conception. — 3o Les jours des Vigiles où l'on observe le jeûne. — 4o Le Mercredi des Cendres. — 5o Tous les mercredis du Carême. — 6o Le Samedi-Saint jusqu'à midi.

Jeûnes d'obligation

1o Les Quatre-Temps, qui tombent cette année, les 20, 22 et 23 février; — les 22, 24 et 25 mai; — les 18, 20 et 21 septembre; — les 18, 20 et 21 décembre. — 2o Le Carême tout entier, excepté les dimanches. — 3o Les vigiles de Noël, de la Pentecôte, de l'Assomption et de la Toussaint. Il n'est plus défendu, au même repas, de prendre de la viande et du poisson. — On peut aussi échanger la collation du soir avec le dîner. — Le jeûne et l'abstinence le Samedi-Saint cessent après le midi de ce jour.

Temps ou la célébration solennelle des mariages n'est pas permise

Depuis le premier dimanche de l'Avent jusqu'à Noël inclusivement, et depuis le mercredi des Cendres jusqu'au dimanche de Pâques inclusivement.

Roman de La Liberte No 5

APRES L'OPTION

PAR

ROGER DUGUET

—Parce que, les petits patrons l'avouent, que nos Alsaciens se séparent, à l'occasion de cette grève, plus ouvertement que jamais, de la masse ouvrière.

—Ils auront bien raison!

—Sans doute! Pourtant, ils sont déjà si universellement haïs! L'on parle tant d'eux, de vous, de l'usine Dietrich, comme d'une forteresse ennemie, d'un véritable obstacle au triomphe des revendications ouvrières! Vous êtes devenu comme un drapeau, haïssé et hostile, au milieu de la cité. Il y a, cher Monsieur, sachez-le bien, des mauvais regards jetés du côté de votre maison. Des bandes suspectes commencent à rôder autour de la manufacture.

—Bah! fit M. Diedricht en homme comblé.

La barbe fleurissante et parfumée, renversé dans son fauteuil de bureau, il avait pris ses genoux. Il ajouta:

—Si cela se gâte, nous demanderons la troupe.

—Ne vous fiez pas aux grands moyens, avertit le prêtre... A votre place je préférerais accorder à mes ouvriers, dans la mesure raisonnable, ce que les autres réclament partout, ne fût-ce qu'à titre provisoire, et c'était la solution que je comptais vous proposer, pour nous sortir de cette terrible impasse. Elle concilierait tout et je la crois juste et opportune, car vous excuseriez ainsi vos Alsaciens aux yeux du public. Vous leur fourniriez un motif de rester attachés au travail sans aller à l'encontre du sentiment commun, sans paraître trahir la cause commune. Personne ne pourra s'étonner de les voir agir au rebours des autres: l'on dira: C'est tout naturel, ils se sont entendus avec leur patron, tandis que nous...

Et tel était, en effet, le grand péril de la situation. Les Alsaciens risquaient, en faisant bande à part, de raviver les anciennes colères et de porter bientôt le poids, la responsabilité des plus grands désordres: le pillage de l'usine, qui sait? des rixes et des meurtres peut-être, en tout cas une réprobation plus unanime encore, et plus vivace contre leur servilité.

Des menaces s'étaient fait jour, qui présageaient les pires excès.

—Et le sacrifice d'argent ne serait pas énorme, qui servirait de rançon à tant de hasards, à ces risques de vies humaines?

L'abbé pressait son interlocuteur à réfléchir. M. Dietricht, au bout d'un moment répondit avec un égoïsme obstiné:

—Ma foi, tant pis! Votre projet n'est pas pratique, Monsieur l'abbé.

—Pourquoi?

—Parce que les prétentions actuelles de la grève sont exorbitantes. Je ne puis feindre de les accepter, et même, en ce qu'elles peuvent avoir d'admissible, de donner tort à mes collègues de l'industrie troyenne, en agissant contre toute solidarité et toute sagesse...

En un mot, il se refusait à faire pour son propre compte ce qu'il ne s'étonnait point de voir entreprendre à ses ouvriers: briser avec des pairs, affronter le désaveu général de ses égaux.

Le prêtre eût pu lui faire remarquer, insister encore: il tenait entre ses mains le sort de tant de pauvres gens! Il n'osa.

De son coupe-papier d'ivoire, monté sur vieil argent, M. Dietricht battait le velours de son bureau. La proposition de l'abbé l'avait agacé visiblement. Elle le piquait, le harcelait comme une mouche importune, et il s'en défendait avec humeur, ne pouvant l'éloigner. Car il la sentait raisonnable, malgré ses refus. Et l'on ne faisait point appel à sa générosité, sans émouvoir au moins sa conscience. Mais il lui en coûtait d'admettre une idée qui ne fût point de lui. Il coupa court avec brusquerie et voulut annoncer, pour faire diversion, une bonne nouvelle.

—Savez-vous, demanda-t-il, que j'ai la promesse de Monseigneur au sujet du mariage de ma fille? Lucy sera mariée dans la chapelle épiscopale et son union bénie par notre évêque.

Le prêtre ignorait ces projets. Il était tout à la pensée de sa démarche manquée, de son dernier recours rompu et de tant de détresses auxquelles il ne voyait plus de remède. Les larmes montaient à ses vieilles paupières.

Sa mine de plus en plus sombre étonna l'industriel.

—Comment!... La chose paraît à peine vous convenir, Monsieur l'abbé?

—Je n'ai rien à dire, Monsieur, et je m'en réjouis avec vous, si votre famille en éprouve quelque joie.

—J'avais bien songé, continua le manufacturier, à retarder cette noce de quelques jours à cause des circonstances. Festoyer, lorsque tant d'autres ont faim, c'est mal peut-être. Mais bah! cette grève qui peut un jour m'atteindre comme les autres, jusqu'ici reste pour moi une bonne affaire. J'en profite...

—Voilà le mot! pensa le prêtre avec amertume. Celui-ci est un Alsacien, mais c'est aussi un marchand. C'est le marchand qui parle aujourd'hui. Mon Dieu! qu'est-ce que vont devenir Fritz et tant d'autres, par la faute de cet homme-là?...

Il se garda de proférer ces réflexions.

Mme Diedricht était morte. L'usinier n'avait qu'une fille: il se hâtait de la marier tandis que ses valeurs étaient à la hausse. Quoi de plus naturel! Le futur était un jeune docteur, frais émoulu de la Faculté de Nancy: un désastre financier pouvait le faire réfléchir. Les affaires sont les affaires, et M. Diedricht se piquait d'être un homme pratique. Il ajouta pourtant, étonné du peu d'empressement avec lequel on accueillait sa nouvelle:

—J'ai voulu faire une surprise à mon gendre, qui est bon catholique, comme vous savez.

Le prêtre ne savait pas non plus que le jeune homme fût si bon catholique: l'ou passa.

—Vous serez de la fête. Comme vous l'eussiez été à notre paroisse de Saint-Martin, auprès de notre curé, vous serez là-bas à la place d'honneur, auprès de Monseigneur.

Cette attention rendit au prêtre un peu de courage et lui fit souvenir que ses chers et beaux projets, de même que ses malheureux Alsaciens condamnés à l'exécration ou à la famine, recevaient le dernier coup. Avec un suprême effort, il essaya de ramener la question:

—Monsieur, dit-il, les larmes aux yeux, je vous remercie. Vous me voyez ému et reconnaissant de vos bonnes paroles. N'importe où je sois, mes prières seront aussi ferventes pour le bonheur de Mademoiselle votre fille... Mais je ne puis pas ne songer qu'à moi... Excusez un pauvre prêtre qui a charge d'âmes et que l'inquiétude dévore... C'est à mes Alsaciens que je pense. Ce mariage, vous le saviez, était une occasion que je guettais depuis longtemps pour eux et que je vois échapper... Notre oeuvre végète à la cathédrale. Elle ne s'adresse qu'aux vieux Alsaciens, à ceux de la guerre. Ils y trouvent ce qui leur a soudain manqué en arrivant à Troyes: la langue du pays, pour les secours religieux et le souvenir de la patrie. Mais ce n'est point assez pour les autres. On ne fonde point sur des regrets, mais sur des espérances. La génération d'à présent commence à n'avoir plus besoin de notre patois ni de nos maigres secours. Il faudrait, pour nous la rattacher puissamment, une Société conçue dans un but nouveau, et souvent nous nous étions entretenus de cette **Colonie alsacienne** dont vous seul pouviez être le chef et le lien... Voilà que vous l'avez oubliée...

—Du tout.

—Mais si... Ne vous avais-je point offert pour ce mariage (que je ne savais pas si proche) l'autel, il est vrai, modeste de notre oeuvre à la cathédrale, l'assistance des jeunes filles et des enfants de mon patronage!... Vous aviez déjà beaucoup fait pour nos compatriotes: vous les eussiez comblés en mariant deux enfants d'Alsace au milieu d'eux. Ils vous auraient entouré de leurs voeux et de leurs chants... Mais surtout vos amis de la société bourgeoise, réunis pour la circonstance à vos ouvriers et à toute la population alsacienne, vous eussent fourni, en ce jour de fête, les éléments d'une organisation dont les périls prochains vous font comprendre l'opportunité... N'importe! Il est tard à présent, je l'avoue! Mais, du moins, pour vos employés, profitez de cette unique occasion. Vous ne pouvez leur faire ouvertement, dites-vous, des concessions que vous jugez périlleuses, prenez prétexte de cette fête de famille. Sous forme de gratification, de cadeau de la jeune mariée — que je sais si bonne et si bienfaisante, — ayez pitié de ces malheureux. Pour vous, pour le bonheur de cette chère enfant, je vous en prie...

Hélas! le coupe-papier de M. Dietricht avait recommencé de battre la **Sambre-et-Meuse** sur le velours du bureau.

L'industriel avait formé d'autres projets et n'avait pas coutume de revenir sur ce qu'il avait une fois décidé. Il répondit sèchement:

—Mes ouvriers seront associés à la fête. Je leur octroie deux jours de congé.

L'abbé Schulman eut un dernier soupçon.

—Payés, naturellement?

—Du tout... Ne seront-ils pas heureux sans ça, en ces temps de surmenage où les autres se reposent?... Quant à moi, sachez-le c'est un véritable sacrifice que je fais en arrêtant quarante-huit heures mes machines.

En Province

SAINTE-GENEVIEVE

Amis lecteurs de la **Liberté**, je vous ai déjà précédemment parlé de Sainte-Geneviève, de ses débuts pénibles alors qu'il y a 15 ans ce n'était encore pour ainsi dire qu'une petite forêt vierge. Aujourd'hui, j'attire de nouveau votre attention et j'ai le plaisir de vous faire savoir que l'aspect de la place a bien changé déjà, et les Français et Canadiens français, fidèles aux traditions de la belle France et de la bonne province de Québec, se proposent, le ciel aidant, de compléter immédiatement l'oeuvre commencée au prix de tant de sacrifices, par la construction d'une église.

Il fait plaisir de voir avec quel entrain, quelle activité, les paroissiens viennent de transporter les matériaux: les uns du ciment, de la gare de Sainte-Anne, les autres du bois de charpente et de la planche, de Thibaultville, et du moulin à scie de M. Smith; de sorte que nous n'attendons plus que le temps favorable pour nous mettre à l'oeuvre.

Nous avons déjà un bel encouragement de la part de Mgr A. Béliveau, qui, en outre de sa très grande bienveillance et sa promesse d'une bonne contribution personnelle, nous a déjà gratifié d'un beau chemin de croix. Le regretté curé de S.-Anne, M. l'abbé Jubinville, actuellement curé de la cathédrale de Saint-Boniface, a aussi droit à notre reconnaissance pour les magnifiques ornements que notre prêtre revêt pour le saint sacrifice de la messe. Puis, ce qui donne encore confiance et espoir, c'est que la construction de notre église est entre les mains habiles de notre zélé curé, M. Beaudry, qui a déjà eu un si beau succès dans la construction de l'église de Tribaultville.

Aussi, les grosses contributions déjà versées par M. l'abbé Beaudry, curé de Thibaultville, MM. J.-W. Desrosiers, Norbert Saltel, Arthur Parent, Aug. Legal, Ferd. Fiola, outre qu'elles témoignent hautement de leur grand esprit de foi et de leur amour pour notre sainte religion, sont d'un précieux secours pour notre oeuvre. En un mot, avec le bon vouloir de chacun de contribuer selon ses moyens et l'aide de la Providence qui ne manquera certainement pas de se manifester en pareille circonstance, nous marchons pleins de courage et d'espoir.

* * *

Bientôt nous allons transporter notre lait à la fromagerie de M. Art. Dumaine, et nous nous proposons bien, avec le concours d'un fromager si compétent et une bonne administration, de faire encore de brillantes affaires avec notre petite industrie.

* * *

Sainte-Geneviève ne peut manquer de réussir, car à tous les points de vue tout marche à merveille. Un très grand nombre de naissances, beaucoup de mariages, pas de décès.

NOTRE-DAME DE LOURDES

Récits et impressions du front
(Suite)

Nous changeons de secteur au mois de février 1915 et sommes désignés pour relever un Regiment de Zouaves qui, venant de faire une attaque par surprise, avait très bien réussi; ils avaient fait environ 5,000 prisonniers et en tuèrent presqu'un aussi grand nombre.

Nous arrivons en première ligne à deux heures du matin, éreintés de fatigue et tombant de sommeil, couverts de boue des pieds à la tête, sales à ne pas oser nous prendre avec des pincettes. Le Régiment prit connaissance des consignes du secteur, puis nous installons des petits postes, et passons les sentinelles de veille; les quelques hommes qui restent libres pouvaient s'asseoir sur leur sac pour se reposer un peu.

Etant de quart, je devais veiller à ce que les sentinelles ne s'endorment pas. Pour ma surveillance du poste où j'étais, j'avais à faire environ 50 mètres à droite, et autant à gauche. Je posai mon sac sur le parapet, et ma première tournée faite, je sautillai sur place pour me réchauffer les pieds. Tout en sautillant et battant la semelle, je sentis derrière moi, dans le parados de la tranchée, une racine d'une certaine longueur qui sortait de terre; de temps à autre, pour me reposer, j'appuyais le dos sur cette racine. Quelle ne fut pas ma surprise quand, à la première lueur du matin, j'aperçus à la place de ce que je croyais être une racine, la jambe d'un Boche qui sortait de terre à partir du genou; et que moi, de mon dos, j'avais astiqué toute la nuit.

La tranchée où nous étions était peu profonde: un mètre 50 à peine. Au fond, la terre était si molle que nous pouvions bien nous rendre compte qu'il n'y avait pas longtemps qu'elle fut comblée. Et pourquoi? Voici:

Les Zouaves, ayant trop de Boches à ensevelir, en allongèrent une partie au fond de la tranchée et jetèrent une petite épaisseur de terre par-dessus ces cadavres. Pendant le temps sec, nous marchions bien sur ces hommes ensevelis à 20 centimètres à peine; mais quand la pluie et le dégel vinrent, notre marche était cadencée comme si nous avions été sur des ressorts; à chaque mouvement de pas nous entendions un "Rhuie, Rhuie, Rhuie" sous nos pieds: les cadavres, trop gonflés par l'humidité, se déchiraient de temps à autre et nous sentions une odeur nauséabonde se dégager du sol; tellement forte parfois que nous étions contraints de nous boucher les narines. Pendant les dix jours que nous restâmes en première ligne, il nous avait pourtant fallu manger, mais avec quel appetit?

Nous eûmes énormément à souffrir, pendant notre séjour en ligne, des mines et des torpilles aériennes. Plusieurs hommes de la Compagnie furent ensevelis vivants, et quand nous pûmes les dégager, la mort avait fait son oeuvre. Pour ma part, je fus enseveli plusieurs fois, mais jamais à une profondeur où l'air me fit totalement défaut. Plusieurs hommes perdirent la raison, à la suite de ces fortes explosions et de ces tremblement quasi continuels de la terre.

Des deux côtés les travaux de mines faisaient rage. Nos braves mineurs, généralement des hommes du Nord, faisaient voir aux Boches qu'ils avaient affaire à de rudes adversaires.

Enfin le jour tant désiré de la "relève" arriva; et à travers tous les dangers que nous courions et toutes nos peines, nous ne voyions devant nos yeux fatigués par dix jours d'insomnie, qu'un seul mot qui remplissait notre coeur d'une bien douce joie: le "Repos". Mais il nous fallait au moins faire 14 à 15 kilomètres en arrière, pour goûter ce repos bien gagné, que seul un poilu connait après un long séjour en ligne.

(A suivre)

J. LeG.

LE SOULAGEMENT DEPEND DE VOUS

S vous examinez bien votre vie vous constaterez que vous avez souvent enfreint les lois d'une vie réglée, d'une bonne alimentation et que seul vous êtes responsable du mauvais état de votre estomac. Mais il est en votre pouvoir de vous guérir. Le sang reçoit beaucoup de poisons dont il peut être libéré. L'Elixir Américain de Vin Amer de Triner est le meilleur nettoyeur de l'estomac et des intestins. La constipation, l'indigestion, les maux de tête, la migraine, l'insomnie, la nervosité et les autres maux de l'estomac ne peuvent pas se prolonger si on les attaque avec ce fameux remède de Triner. Prix $1.50. Chez les pharmaciens. Pour le rhumatisme, la neuralgie, le lumbago, les contusions, la douleur dans les muscles, etc., faites l'essai du Liniment de Triner. Il soulage rapidement et toujours. Prix 70 sous. Joseph Triner Company, chimiste-fabricant, 1333-1343 S. Ashland Ave., Chicago, Ill.

C'était le comble à tant d'imprudences!

—Pardon! protesta cette fois l'abbé. Mais ce congé, c'est un chômage, alors! Vos ouvriers ont besoin de leur paye.

—S'ils étaient en grève, pourtant? interrogea triomphalement M. Dietricht en se levant.

Et il ajouta, sur un ton de plaisanterie à travers lequel perçait un peu de rancune:

—Je vous trouve bien démagogue, ces temps-ci, mon cher abbé. Est-ce que le vent de révolte et l'odeur de poudre qui flottent sur nos rues griseraient aussi les têtes les plus sages?

—Hélas! songeait le prêtre congédié et navré. Est-ce donc que le bonheur aveugle les meilleures âmes? Et que va-t-il nous arriver à présent, mon Dieu!

Un orage grondant là-bas, tout à l'autre bout de l'allée assombrie du canal, du côté de la Chapelle Saint-Luc. L'eau grise avait des reflets de satin froissé dans l'ombre.

L'abbé Schulman rabattit son chapeau sur ses yeux et hâta le pas pour regagner sa maison.

CHAPITRE IV

Chef d'atelier

Ce qu'il avait facilement prévu ne devait pas tarder à s'accomplir. L'on ne joue pas impunément avec le danger. Les Alsaciens n'éviteraient ni la persécution ni la misère.

Les deux jours de chômage forcé, octroyés par M. Dietricht, ne furent point du goût de ses ouvriers. Les tiraillements se multipliaient à la fabrique. Les rebrousseurs y voulaient la grève, comme dans les autres usines. Seuls, les Alsaciens maintenaient la situation, et les meneurs se rendaient compte que tout dépendait de ces employés fidèles. Tant qu'ils resteraient à leur poste et rempliraient les cadres, chômer c'était risquer sa place en pure perte. Rien de facile pour le patron comme de remplacer du jour au lendemain les mécontents. Ceux-ci n'en étaient que plus surexcités. Les railleries, les invectives des grévistes et des journaux les exaspéraient. Ils secouaient avec fureur leur joug alsacien. Dans les séries surtout où les Alboches se trouvaient en minorité, l'effervescence était grande. Dans l'atelier No 8, où Fritz travaillait avec trois ou quatre seulement de ses compatriotes, la grève fut décidée, coûte que coûte, la veille du mariage de Mlle Dietricht, vers la mi-juin.

Deschamps, Varlet avaient voté avec les camarades. Ils voulaient faire comme tout le monde. Le travail avait marché mal toute la journée. Les sous-ordres responsables sentaient la situation se tendre et l'autorité leur échapper, en dépit de la belle assurance du maître. Les "gamins" n'étaient plus gouvernables. Par intérêt personnel, chacun préférait risquer une violence collective plutôt que s'exposer individuellement à des avanies. Les mécaniciens perdaient la tête au milieu des métiers qui ne fonctionnaient plus. Fritz avait été en butte à tous les sarcasmes, pour avoir parlé contre la grève; et il ne prenait plus la peine de répondre. A quoi bon? Le danger n'était-il pas le même de tous les côtés?

A la sortie, les nouvelles de l'atelier No 8 se répandirent dans la cour comme le feu sur une traînée de poudre. La décision des grévistes se faisait même catégorique, par vanterie, par bravade, en s'affirmant au grand jour. D'aucuns qui ne l'avaient que subie se vantaient d'y avoir poussé. D'autres chantaient et songeaient en même temps, avec une larme brûlante au fond des yeux, à leur enfant qui, demain, crierait la faim. Les paroles bruissaient, au pied de la tour de l'horloge, comme le choeur des menus flots sur la grève, avant le fracas de la tempête. La cohue, plus pressée que de coutume, piétinant sur place, dans la fièvre des discussions sans nombre, ne parvenant à franchir la grille que sous des poussées successives, dans l'intermittence des clameurs, et la foule peu à peu s'écoulait remous à remous, par paquets noirs, grondant jusque dans la rue. Des grévistes d'ateliers voisins, accourus par désoeuvrement pour huer ces travailleurs, acclamaient. Un grand frisson passa sur cette multitude. Les Alsaciens sentirent qu'ils étaient débordés et que la situation leur échappait. Ils se dérobèrent à la hâte. On criait, avec des rires effrayants, en les voyant disparaître par les ruelles transversales, presque en courant:

—Les Alboches! Les Alboches! A l'eau! A mort! Les Alboches au canal!

Ils reçurent des pierres. Des femmes effrontées les insultaient au passage au coin des rues. Des "cafards" imberbes hurlaient pour l'amour du tumulte. La cohue grondante arriva sous les fenêtres de l'hôtel Diedricht avec un redoublement de cris et de colère.

Les patrons étaient à table.

Le futur, par bonheur, n'était pas là: mais Mlle Dietricht pâlit comme au présage d'un malheur pour le lendemain. Cette frayeur déraisonnable émut le manufacturier. Il rassura sa fille et ses invités et ne voulut pas se lever de table avant que les desserts eussent défilé, selon l'ordre, sur la nappe fleurie.

—Il n'y avait aucun danger, prétendait-il; lui-même répondait de tout.

Pourtant, l'on sentit un froid parmi les convives, et ce fut avec plus d'appréhension qu'il ne l'avouait que l'usinier entra enfin dans sa cabine téléphonique. Au premier carreau cassé par les grévistes, il se serait précipité pour faire appel au commissariat de police, mais l'on n'avait rien brisé. Ce fut à la fabrique qu'il s'adressa. Il avait là un chef de surveillance sur lequel il se reposait absolument. M. Dietricht interrogea dans d'une voix pressée:

—Allo! Allo! C'est vous?... Eh bien! qu'est-ce qu'il y a?

—Monsieur, l'atelier No 8 a voté la grève.

—Allo! C'est tout?... Alors, cet atelier ne rentrera pas dans deux jours!

—Je ne sais pas, Monsieur. Les femmes reviendront probablement mais je crois que pour les hommes, c'est fini.

—Deschamps? Varlet?

—Ils ont voté comme les autres.

—Très bien. Ces deux-là s'en repentiront... Allo! Combien sont-ils d'Alsaciens, à l'atelier No 8?

—Cinq.

M. Dietricht fit la grimace. C'était peu, cinq. Il demanda:

—Ceux-là rentreront?

—Certainement, Monsieur.

—Y en a-t-il un dans le tas qui puisse servir de chef d'atelier, provisoirement au moins?

—Peut-être, répondit le surveillant. Attendez!... Allo! Il y a un jeune homme, Fritz Rohly, qu'il a passé contremaître et...

—Envoyez chercher ce Fritz immédiatement, dit le patron. Qu'il vienne dès ce soir. N'importe à quelle heure, il sera reçu... Je le connais, et il tombe à point. L'abbé Schulman sera content.

—Oui, Monsieur.

La police, on le voit, était bien faite à l'usine Dietricht, même en temps de trouble. Le patron revint au salon. On l'attendait avec un reste d'émoi. Il protesta en souriant:

—Ce n'était rien du tout. Je vous l'avais dit... Quelques braillards des autres usines!...

Les rires et les devis joyeux recommencèrent autour des fauteuils et des canapés. Mlle Diedricht joua sur le piano, avec un joli brio d'improvisatrice, un potpourri de gentillesses connues intitulé: "Adieux à ma vie de demoiselle". Elle ne manquait pas d'esprit. Son père avait tout oublié pour l'entendre.

Cependant, l'on avait rattrapé Fritz au moment où il rentrait chez lui. Il passa un paletot et revint en hâte, laissant son père intrigué.

Lui, regimbait à l'avance. Il avait supposé qu'on désirait de sa complaisance certains renseignements, et il ne voulait pas de ce rôle honteux.

M. Dietricht, qui avait encore ses invités, descendit pour le recevoir.

Et il était content de lui-même, M. Dietricht! Il se faisait l'effet d'un homme d'action et d'habileté, ce soir! Il admirait sa promptitude de conseil et sa poigne. Non qu'il fût tout à fait fat, mais il ne comprenait pas encore la leçon. Un atelier est si facile à remplacer, lorsqu'on a trois jours devant soi.

Fritz, debout au pied d'un fauteuil, regardait avec étonnement le manufacturier sourire pour soi seul derrière sa barbe; et l'Alsacien, la casquette aux doigts, le coeur battant, mais le front barré de la ligne têtue de ses sourcils, attendait en silence.

—Rohly, dit le patron, asseyez-vous là, mon ami. L'atelier No 8 a donc voté la grève?

—Oui, Monsieur.

—Et vous l'avez votée, vous?

—Non, Monsieur.

—Pourquoi?

—J'ai besoin de gagner ma vie, dit Fritz.

—Bien, dit le patron. Vous savez tourner une lettre et tenir un registre, n'est-ce pas, mon garçon?

—Oui, Monsieur. J'ai été trois ans commis d'écritures.

—Je sais; et vous désiriez une place de comptable un peu plus tard?

—Oui, Monsieur.

—Voulez-vous être chef d'atelier tout de suite, Fritz Rohly? C'est une chance unique pour vous!... Occupez-vous seulement, ces deux jours, de m'embaucher, à la place de ceux qui ne voudront pas rentrer vendredi matin, au... Vous connaissez pas mal de gens, tant d'hommes que vous pourrez, n'est-ce pas?

—Oui, Monsieur.

—Moi, je n'ai pas le temps d'attendre, je suis débordé de commandes... Vous choisirez vous-même votre contremaître, mais que le travail reprenne comme à l'habitude au No 8... Et n'ayez pas peur de vous faire obéir! Le chef de surveillance sera derrière vous... C'est entendu, n'est-ce pas?

—Monsieur, dit Fritz déconcerté, qu'est-ce donc que deviendront M. Deschamps et Varlet?

—En affaires, répliqua sèchement le patron, il ne faut jamais s'occuper des autres, jeune homme. Allez, et ne perdez point de temps. Je compte sur vous... Si vous avez jamais songé à vous marier, c'est votre établissement que vous faites là!... Vous prendrez, s'il vous plait, des Alsaciens autant que possible ils sont plus maniables et plus sûrs... Au revoir, mon ami.

Rapide, pressé, il congédiait l'ouvrier d'une poignée de main. Fritz n'avait su que répondre.

LA CROIX ROUGE A SAINT-BONIFACE

Le comité local de la Croix Rouge Canadienne à Saint-Boniface, dont Son Honneur le Maire Béliveau est le président, s'est assuré le concours de l'Union Canadienne pour faire la perception dans le vieux Saint-Boniface.

Nous souhaitons que l'on fera bon accueil aux jeunes de l'Union qui veulent bien se dévouer à cette cause.

Saint-Boniface a toujours montré sa générosité, et cette occasion en offrira certainement une nouvelle preuve.

FEU MME P. COMMUNE

L'inhumation des restes de feu Mme P. Commune a eu lieu à Letellier, Man., vendredi soir, au milieu d'un grand concours d'assistants. Le deuil était conduit par M. P. Commune et M. Norbert Jutras.

Un Libera fut chanté sur la tombe par M. l'abbé Jutras, curé de Letellier.

L'après-midi, un Libera avait été chanté par M. l'abbé A. Moreau, en la cathédrale de Saint-Boniface, d'où les restes furent transportés à la gare du C. N. R.

Les porteurs à Saint-Boniface furent: MM. Beaupré, Gagnon, Bertrand, Raymond, Brunet et Laurendeau.

Mme Commune, née à Saint-Gilles, département du Gard, France, vint au Manitoba en 1911. Son fils unique, Alfred, était tombé au champ d'honneur, en octobre 1916. Une fille lui survit, Mme Norbert Jutras, Saint-Boniface.

La **Liberté** offre à M. Commune et Mme N. Jutras ses condoléances les plus sincères dans le deuil qui les atteint si douloureusement.

Desjardins et Frères avaient la direction des funérailles.

CONDOLEANCES

A la dernière assemblée régulière de la Cour Taché No 252 de l'Ordre des Forestiers Catholiques la résolution suivante a été adoptée.

"Proposé par le Frère J. A. Marion, Chef-Ranger Provincial, secondé par le Frère Louis Langlamet, trésorier: Que la Cour Taché No 252 de l'Ordre des Forestiers Catholiques, ayant appris avec regret la mort de Mme Commune, belle-mère du Frère J. N. Jutras, offre au Frère Jutras ses plus sincères condoléances dans le grand deuil qui l'afflige, que copie de cette résolution soit transmise au Frère J. N. Jutras et à la presse pour publication."

Adopté à l'unanimité.

Georges Lévêque,
Sec. Archiviste.

REMERCIEMENTS

La famille Jutras-Commune remercie sincèrement les personnes qui ont bien voulu lui apporter leurs sympathies dans le cruelle perte qu'elle vient d'éprouver dans la personne de Mme Commune. Elle exprime sa gratitude profonde à tous ceux et celles qui l'ont accompagnée en ses funérailles, tant à Saint-Boniface qu'à Letellier, où une très nombreuse assistance lui a fait de si pieux et si sympathique accueil.

Le service funèbre n'ayant pu avoir lieu en la semaine de Pâques, il sera célébré mardi le 9 avril prochain.

LES FUITES DANS LE MENAGE

Les faits parlent mieux et plus haut que les paroles; c'est une vérité de date ancienne, mais d'application quotidienne encore. Rapportons donc une histoire [illegible] eur" et elle assurera peut-être l'autorité des conseils d'économie discrètement cachés dans ces articles intitulés: "Fuites dans le ménage".

L'événement se passe dans un village du département de l'Isère, France, dans un château dont le propriétaire, d'après les racontars des domestiques, avait certaines allures d'une avarice ridicule. Ainsi ces gens citaient comme exemple que leur maître, homme d'ailleurs tout le temps plongé dans les livres, avait l'habitude de conserver précieusement tous les bouts de papier où il était encore possible d'écrire, ne fût-ce que d'un coin [illegible] jetés. D'autre part, un soir que sa femme pour allumer une lanterne avait employé une allumette intacte pour l'enflammer à une bougie, M. X, qui était présent, avait fait observer qu'elle aurait bien pu économiser cette allumette en utilisant un bout d'allumette ayant déjà servi; lui-même n'en agissait jamais autrement.

Or, il advint que, dans le village, la chaumière d'une veuve fut complètement incendiée par la foudre, avec tout le mobilier. La vieille femme fut sauvée, et pour la reconstruction de la cabane sinistrée, deux jeunes filles prirent l'initiative d'une souscription. Tous les habitants du village se firent un devoir de donner leur cotisation.

—Faut-il aller au château? se demandaient-elles, en finissant leur course charitable... et, après quelques hésitations, elles se déterminèrent dans l'affirmative. C'est avec une secrète frayeur que la plus courageuse des deux compagnes hasarda sa demande. Le châtelain, impassible, demanda: "Combien avez-vous recueilli?

—Un peu plus de cinq cents francs."

—N'est-ce pas suffisant?

—Hélas, Monsieur, une cabane et un mobilier chiffrent la dépense à mille francs.

Sans mot dire, le gentilhomme se dirige vers un tiroir dans lequel il prend un billet de cinq cents francs, qu'il remet silencieusement aux jeunes filles, qui ne peuvent dissimuler un air de stupéfaction intense.

—Je vois ce que c'est, dit M. X, en souriant. On m'a fait au village une réputation de vieil avare maniaque, qui économise les bouts de papier, les bouts d'allumettes, tout ce qui peut avoir une utilité quelconque, si minime soit-elle.

Eh bien, Mesdemoiselles, dès maintenant, et dans votre ménage je vous engage à agir de même: "**Ce sont les petites économies qui nous permettent les grandes dépenses qui sont nécessaires à nous-mêmes ou aux autres.**"

Si les petites économies permettent de faire face aux grandes dépenses, qui se présentent quelquefois d'une manière toute fortuite et inévitable, d'autre part, combien de déficits dans le budget domestique sont causés par les achats inconsidérés et par les petits comptes négligés: ce sont là d'autres "**fuites dans le ménage**" qui s'ajoutent à la suite de celles qui ont été précédemment énumérées.

Les achats. — Il faut se souvenir que savoir acheter en son temps exige du tact, du discernement, de l'esprit d'observation, la connaissance du prix et de la qualité des choses. En principe, achetez toujours ce qui est bon, même en le payant plus cher, on dépense moins, l'usage étant plus long et plus durable. Appliquons cette règle aux provisions de bouche: n'achetons toujours que ce qui est bon, et quelquefois ce qui est meilleur. Quand un mets est de mauvaise qualité, on le gaspille souvent, au lieu de le manger, dans l'espoir que celui qui suivra sera meilleur.

Il faut aussi se méfier de la manie d'acheter, qui devient une vraie passion. Pour cela, n'allons pas "même pour voir", soit aux enchères, soit près des magasins aux vitrines miroitantes d'attraits; nous nous laisserions tentés d'acheter des choses qui nous embarrasseraient le lendemain, après avoir fait un vide déplorable dans notre bourse.

Jeunes filles, prenez garde à la curiosité et à la fantaisie; vous sortez avec la résolution ferme de ne rien acheter, et à l'approche des magasins, la tentation l'emporte et vous entraîne à des achats inutiles.

Acheter soi-même, on sait mieux ce que l'on achète et on a plus de satisfaction. D'ailleurs tout particulier pour restreindre les achats, se creuse dans l'art d'utiliser les restes, art de faire quelque chose avec rien; toute personne dévouée en possède les éléments.

Il y a encore des "**fuites**" dans les **comptes négligés**, les petites dépenses dont on ne s'alarme pas: un sou n'est qu'un sou, mais les sous accumulés composent des piastres. C'est un véritable enfant, sans doute, que de s'assujettir à inscrire sur son livre de dépenses jusqu'à un sou, mais il y a une leçon précieuse dans toutes ces lignes écrites qui nous reprochent, chaque fois que nous les voyons, nos prodigalités et nos futilités. Un livre de comptes, minutieusement tenu, est un juge sévère qui souvent nous fait rougir, et que nous ne voudrions souvent pas montrer à une amie intime. Obligeons-nous à marquer toutes les dépenses occasionnées par nos futilités et nos fantaisies; nous arriverons et bientôt à ne plus en avoir à inscrire. La ménagère qui tient une comptabilité exacte de ses dépenses possède donc un moyen de contrôle économique de la plus haute valeur.

Ce sujet des achats et des comptes nous amène à parler du crédit. C'est là le grand corrupteur des ménages: il trouble de la façon la plus absolue la conception que la ménagère doit avoir des limites de son revenu. Pouvoir acheter des marchandises sans argent, pouvoir acheter sans compter, c'est se laisser aller aux fantaisies et aux caprices. Par le crédit, la ménagère dépasse promptement le taux possible de sa dépense, et en arrive à ne plus payer que des acomptes; elle accumule chaque mois un peu de dettes, et un jour, devant les réclamations des fournisseurs, la nécessité de l'emprunt surgit: c'est le commencement d'une déroute parfois fort désastreuse.

Disons en finissant, qu'un livre de comptes est essentiellement moralisant pour une maîtresse de maison: elle ne peut s'empêcher, chaque fois qu'elle enregistre une dépense, de regarder sur les pages précédentes et alors elle se rend compte de faits qui l'engagent à réfléchir. Une bonne comptabilité domestique est donc ce qui développe davantage l'esprit d'ordre et d'économie. C'est une pratique précieuse que la mère doit s'attacher à inspirer à ses filles, en leur répétant l'adage plus haut cité: "Les petites économies nous permettent les grandes dépenses nécessaires à nous-mêmes ou aux autres."

École normale classico-ménagère,
Saint-Pascal, mars 1918.



Contribution Mensuelle a la Croix Rouge

Un don, quelque petit soit-il, vous procurera la satisfaction répétée de participer au soulagement des braves jeunes gens qui se battent pour vous sur tous les théâtres de cette guerre.

Dans la mitraille qui tombe et dans les vagues de gaz qui roulent sur les tranchées, cette organisation s'occupe de soulager nos fils. Nous avons besoin de votre contribution pour poursuivre cette oeuvre, — soigner les blessés, — aider les mourants.

9-10-11-12 Avril

seront les jours de contribution dans le Greater Winnipeg. Préparez-vous à donner généreusement quand on fera appel à votre charité. Celui-là donne double qui donne de bon coeur. Voilà pour vous l'occasion de participer à ce grand oeuvre si fécond.

Il faudra trois cents volontaires pour ce travail. Si vous avez des loisirs, veuillez en avertir les

Quartiers-Generaux
MANITOBA RED CROSS
315 Avenue Portage, (en face d'Eaton) Main 62.

M. FIELDING CHEZ LES UNIONISTES

Ils assistaient au caucus d'hier.—Sougerait-il à reprendre son ancien portefeuille?

Ottawa, 28. — La présence de M. Fielding au caucus des unionistes, hier, fait jaser les politiciens et croire que l'ex-ministre des finances ne détesterait pas son ancien portefeuille.

Il est cependant douteux qu'il consente à cause de son âge et de l'attaque de paralysie dont il a été victime il y a quelques années.

Autour de la Ferme

LE JARDIN POTAGER (SUITE)

Comment faire les couches chaudes?

Dans mon dernier article, je vous ai dit que vous aviez tout avantage à produire vous-mêmes les plants de légumes; pour cela il est à peu près indispensable que vous ayez des couches chaudes et froides. Je ne m'attarde pas à vous expliquer ce que c'est qu'une couche chaude ou froide: tout le monde sait ce que cela signifie; mais il est bon de dire une fois pour toutes qu'il n'est pas nécessaire de faire grande dépense pour en avoir quelques-unes chez soi. Les jardiniers ont intérêt à en avoir davantage, et à se procurer tout ce qui est utile pour réussir sur une plus vaste échelle. Mais à la campagne, il vous suffira d'avoir quelques madriers de deux pouces d'épaisseur, et quelques châssis; vous pouvez utiliser les doubles-châssis qui ne sont plus nécessaires quand le beau temps est venu.

Avec vos madriers faites des cadres sur lesquels s'adaptent aussi juste que possible vos châssis; vous pouvez faire un cadre assez grand pour recevoir quatre châssis. Quand cette première opération est faite choisissez l'emplacement convenable pour "monter" vos couches chaudes. Placez-les au midi, à l'abri du vent du nord; qu'il n'y ait pas trop près, des arbres qui puissent empêcher les rayons du soleil de frapper sur les vitres des châssis. Avant de commencer le travail, attendez que la chaleur ait un peu dégelé la surface du sol: vous gagnerez à attendre, car c'est à peu près perdre son temps que de monter une couche chaude sur un sol encore gelé.

Je vous conseille de creuser une tranchée de 1 pied ½ de profondeur, (ce travail doit être fait à l'automne), et 1 pied ½ plus large que le cadre de vos châssis; puis vous plantez quelques piquets, autant qu'il est nécessaire pour supporter le cadre et les châssis; ayez soin de bien prendre vos mesures; vous pouvez donner deux pieds et quelques pouces à ces piquets au-dessus de terre; de cette façon vous aurez assez de hauteur pour placer le fumier et la terre, et faire une couche parfaite.

Comment monter les couches chaudes? Prenez du fumier de cheval frais, et étendez-le dans la tranchée que vous avez préparée, par couches de 6 à 7 pouces d'épaisseur à la fois; puis piétinez, foulez avec soin, en long et en large, bien également, le fumier étendu régulièrement; placez une seconde et une troisième couche de fumier, et faites comme pour la première. Si vous le préférez, montez la couche en une seule fois, étendez un pied et demi à deux pieds de fumier et piétinez-le vigoureusement et régulièrement. Alors placez votre cadre et vos châssis; ajustez les châssis sur le cadre de façon que l'air pénètre le moins possible dans les couches. Donnez-leur une inclinaison, une pente au midi, de trois à quatre pouces, pour que l'eau s'égoutte. Puis tout autour du cadre, jusqu'à la hauteur des châssis, sur une largeur de un pied et demi au moins, tassez du fumier frais; c'est ce que l'on appelle faire des réchauds autour des couches chaudes; il n'y a pas de bonnes couches chaudes sans ces réchauds. Aussitôt, arrosez le fumier assez abondamment avec de l'eau douce; remettez les châssis.

Le lendemain, vous pouvez verser la terre dans vos couches chaudes. Cette terre doit être bonne; et pour cela, mélangez à peu près à moitié de terreau. Laissez-la trois ou quatre jours sous les châssis fermés. Après ce temps, prenez une pelle et "brassez" la; si votre couche est bonne, la terre doit être chaude, très chaude; les mauvaises graines qu'elle contenait, ont dû germer; en la remuant, tous ces germes seront détruits. (Il ne faut jamais mettre moins de 6 pouces de terre au-dessus du fumier; on peut en mettre 8 et 9 sans inconvénient). Alors égalisez la terre de vos châssis, mettez-la de niveau, afin que l'eau des arrosages la pénètre également. Arrosez-la tout de suite comme vous avez arrosé le fumier, puis replacez les châssis. Le lendemain, aérez les couches, le soir fermez les châssis. Attendez encore un ou deux jours avant de semer.

Si vous aviez un thermomètre à couches chaudes, je vous dirais: Ne semez pas tant que la température est au-dessus de 90 degrés Fahrenheit (30 centigrade); mais si vous n'en avez pas, faites comme je vous ai indiqué, et vous n'avez rien à craindre: ce que je vous ai enseigné je l'ai pratiqué et m'en suis bien trouvé.

Plus vous mettez de fumier dans vos couches et plus la chaleur sera élevée. N'en mettez jamais plus de deux pieds: c'est déjà beaucoup. Pour garder plus longtemps à vos couches leur chaleur; couvrez-les, le soir, de paillassons, si vous en avez, ou de sacs épais. Quand vous vous apercevrez que la chaleur diminue, démolissez les réchauds autour des couches, et faites-en de nouveaux.

Couches tièdes.—Au lieu de couches chaudes, on peut avoir des couches tièdes, à chaleur plus douce, plus modérée; pour cela il suffit de mélanger au fumier frais, des feuilles mortes, ou des herbes ou du fumier déjà vieux.

Couches froides.—Pour faire ces couches froides, on n'emploie pas de fumier, on met seulement sur la terre un cadre avec châssis en verre, on verse dans les couches de la bonne terre, et on sème immédiatement des graines qui n'ont pas besoin d'être pressées, comme par exemple les choux d'hiver.

Dans un prochain article nous verrons comment faire les semis de couches chaudes; puis quels sont les soins à prendre de ces précieuses couches! Enfin les différents usages auxquels on peut employer les couches chaudes, tièdes et froides.

UN ANCIEN JARDINIER

LA ROUILLE

Cette poussière jaune noirâtre qui vous aveuglait à la coupe et au battage de votre grain, l'automne dernier, n'est rien autre chose que des germes de rouille qui vont s'attaquer à votre blé cet été. Déposée sur le terrain semé, cette poussière n'est pas à craindre, puisqu'elle ne se développe pas dans la terre. Mais il n'en est pas de même de celle déposée sur les levées de foins, les prairies, les branches d'arbres, tout l'été le vent va la charrier d'un côté et de l'autre sur vos grains; ce sera une véritable épidémie. Si tous ces germes devaient se développer, aucun grain ne pourrait parvenir à sa maturité.

Les conditions climatériques ne sont pas toujours propres à les faire germer; le temps sec lui est tout à fait contraire. Les terrains bien égouttés ne sont pas sujets aux ravages de la rouille.

Les bonnes semences mises en temps propice dans une terre bien préparée sont moins exposées à la rouille. Il en est du grain comme des animaux. Voyez ce cultivateur qui a une bonne étable bien éclairée et bien aérée. Les animaux qui pendant l'hiver ont eu une nourriture saine sortent de cette étable, le printemps, pleins de santé; ils ont contre la maladie une grande force de résistance; ils ne sont pas atteints par les épidémies qui déciment les animaux mal nourris ou mal établis.

Voyez cet autre cultivateur peu soigneux qui nourrit mal ses bêtes dans une mauvaise étable; les maladies de toutes sortes le ravagent, il croit qu'un malfaiteur lui a jeté un sort. Ce sort c'est lui-même qui se l'est fait.

Ainsi bien souvent nous sommes la cause de la rouille dans notre blé, tout comme notre manque de soin nous fait subir des pertes dans nos troupeaux. Si les animaux forts et sains sont moins sujets à contracter les maladies, de même aussi les tiges saines et fortes craignent moins les épidémies de la rouille.

Remède contre la rouille.—Une fois la maladie contractée, il n'y a pas de remèdes que je connaisse. Les seuls à employer sont donc des remèdes préventifs. Ce sont les suivants:

1o Le choix du terrain: les terrains bas doivent être égouttés.
2o Bien herser votre terrain.
3o Destruction des mauvaises herbes.
4o Choix du grain de semence.

Il n'est pourtant pas toujours nécessaire de faire venir du grain d'ailleurs. On a souvent obtenu d'ailleurs des semences inférieures aux nôtres. Criblez plusieurs fois jusqu'à ce que vous obteniez un grain de même grosseur. Faites l'épreuve; elle se pratique dans l'espace d'une semaine. Mettez cent grains de votre semence entre deux flanelles mouillées avec de l'eau tiède. Mettez entre deux assiettes et tenez dans une place chaude. Après quatre ou cinq jours, si vous trouvez 80 à 90 de vos grains germés, vous avez une bonne semence. Les grains qui ne germeraient qu'après 10 ou 12 jours à l'épreuve ne germeraient pas dans la terre ou bien germeraient trop tard, et feraient du grain misérable sujet à la rouille.

5o Semailles hâtives. — Tous les grains semés tard sont plus faibles et conséquemment sujets à la maladie.

6o Variétés hâtives. — Le Marquis pour le blé.

N.-C. JUTRAS, ptre.

CA C'EST MA MORT.

Je l'ai bien connu, le "Père Louison", un vétéran de la glèbe. Au matin, plus empressé que le soleil pour bonjourer les champs, il se faisait toujours précéder par l'ombre du soir, au foyer.

Il avait soixante ans, il était droit comme un piquet, mangeait comme deux et travaillait comme quatre. C'était un de ces rares cultivateurs qui avait découvert les secrets besoins du sol, de manière à lui faire produire beaucoup sans l'épuiser jamais.

Le Père Louison trouvait le bonheur dans la quiétude, la régularité et la liberté de son travail. A l'entendre, on aurait cru que plusieurs générations d'ancêtres vivaient avec lui, tant il avait la mémoire du passé. Les souvenirs des défunts ne sont jamais aussi vivaces que dans les champs qu'ils ont cultivés et qui portent les traces de leur noble ardeur.

Pauvre Père Louison! le tableau changeait d'aspect quand il voulait rapprocher le présent de l'avenir; la perspective était bien sombre. Ce vieux remueur de sol n'avait pas de fils pour le remuer après lui. Et ses deux filles n'avaient pas des aspirations qui auraient pu favoriser les avances d'un ami de la terre, d'un habitant par conséquent; et le père désespérait d'avoir un gendre agriculteur.

Pour ses deux héritières la terre était une antiquité sans intérêt; le symbole trop évident, à leurs yeux, d'un passé obscur. Elles croyaient devoir se faire pardonner leur origine par le mépris de la profession qui les avait faites riches et instruites. La mère se joignit à elles dans un concert de pitié en faveur de ce pauvre Père Louison que l'on considérait comme un revenant, un arriéré, un homme d'un autre siècle incapable de participer à la vie moderne.

La convoitise des "créatures" pour la vie des villes, leur souverain mépris de la vie rurale finirent par prendre des formes très hostiles aux idées et aux goûts du vieil agriculteur.

—Mon pauvre ami, tu as bien mérité de vivre à ta rente, fit la maman.

—Bien oui, papa, vint renchérir l'aînée: tu peux faire le "gros monsieur".

—C'est pour notre avenir aussi, ajouta l'autre avec un désir matrimonial bien prononcé, parce que les gros partis sont rares ici!

—Quitter la terre, ce serait ma mort, répondait invariablement le père.

—Vous allez vous habituer à ne pas travailler, ajoutèrent les filles passées maîtres en cet art.

Dans cette lutte de l'enracinement au sol contre le snobisme qui fait croire que la distinction et la grandeur sont simplement des fleurs de ville, le vieux devait être vaincu par le nombre des lutteurs et par la fréquence des attaques.

Quatre nouveaux déracinés, dont trois avec conviction, vinrent s'établir dans une petite ville, très voisine de la ferme. On croyait que le bonheur familial suivrait partout.

"C'est ma mort, moi, que de ne rien faire", répétait incessamment le père.

Une grave maladie de coeur fut vite contractée dans cet état d'inactivité forcée. L'estomac gardait une puissance mal secondée par le reste de l'organisme en repos.

Un soir, se sentant mal à l'aise, le Père Louison, au sortir de l'église, voulut revoir encore ses champs abandonnés. Il s'y rendit à la faveur du soleil couchant. Accoudé à la solide clôture en cèdre de ses aïeux, il considérait ses vastes clos. Brusquement son coeur se souleva dans un mouvement irrégulier qui amena la mort prédite par le médecin.

COTE DU GRAIN

Cote fournie par le Comptoir Agricole

Mardi soir, 2 avril

AVOINE

2 C. W., déchargé	$ .91¾
3 C. W., déchargé	.87¾
Extra 1 four., déchargé	.86¼
No 1 fourrage, déchargé	.80¾
No 2 fourrage, déchargé	.80¾

ORGE

No 3 C. W.	$1.65
No 4 C. W.	1.60
Rejeté	1.45
Fourrage	1.40

LIN

1 N. W. C., déchargé	$3.84
1 C. W., déchargé	3.79
3 C. W., déchargé	3.61
Rejeté	3.61

SEIGLE

2 C. W.	$2.60

"Déchargé" veut dire déchargé à l'élévateur terminus à Fort William et Port Arthur.

"Inspecté" veut dire inspecté par les inspecteurs du gouvernement à Winnipeg.

La cote pour le grain "tough", "rejeté", "smutty" est pour ce grain déchargé.

BETAIL

"Steers."—

Excellent	$11.00 à $12.25
Choix	$10.75 à $11.25
Bon	$9.50 à $11.00
Choix, "feeders"	$8.00 à $8.75
Bon	$7.00 à $7.50
Choix, "stockers"	$7.75 à $8.25
Ordinaires "stockers"	$6.00 à $6.50

"Bulls".—

Excellents	$8.00 à $8.50
Bons	$7.00 à $7.50
Légers	$5.50 à $6.25

"Oxen".—

Excellents	$8.00 à $9.00
Bons	$7.00 à $7.50
Ordinaires	$6.00 à $6.50

Vaches.—

Excellents	$8.75 à $10.50
Choix	$8.00 à $8.50
Bons	$7.50 à $8.00
"Cutters"	$5.00 à $6.00
"Canners"	$4.00 à $5.25

Taures.—

Excellents	$10.00 à $11.00
Choix	$8.50 à $9.00
Bons	$7.25 à $8.00
De choix, 'Stockers'	$8.00 à $8.75
Ordinaires 'Stockers'	$6.00 à $6.50

Cochons.—

Choix	$21.00
Légers (110 à 140 livres)	$16.00 à $18.00
Légers (110 et moins)	$12.00
Lourds, Choix	$17.00 à $18.00
Truies	$15.00 à $16.50

Moutons.—

Agneaux	$15.00 à $17.50
Moutons	$12.00 à $12.50

PRODUITS

Prix du gros

Oeufs—

Du marchand de gros au détailleur à Winnipeg

Frais pondus	$ .38
Prix au fermier	.35

Beurre.—

Crèmerie	$ .45
De ferme	.34

Viandes—

Boeuf	$ .18½
Veau	.17
Mouton	.26½
Porc	.27
Bacon, Flanc	.32
Poulet	.35
Poule	.28
Canards	.25
Oies	.25

Gruau—

Sac de 80 livres	$5.55

Farine—

Conformément à l'arrêté gouvernemental. Comptant. Au char.

Five Roses, Sac de 98 liv.	$5.25
Five Roses, 2 de 49 liv.	$5.30
Five Roses, 4 de 24 liv.	$5.45
Purity, Sac de 98 liv.	$5.25
Purity, 2 de 49 livres	$5.30
Purity, 4 de 24 livres	$5.45
Royal Household, 98 livres	$5.25
Royal Household, 2 de 49 liv.	$5.30
Royal Household, 4 de 24 liv.	$5.45

Alimentation—

(Prix des meuneries.)

Avoine, La tonne	$58.00
Seigle, Le sac	$5.50

	Son	Gru
Winnipeg	$30.80	$35.80
Portage	$30.80	$35.80
Brandon	$30.00	$35.00

Ces prix sont ceux du gru et du son en sac. Libre, c'est $6.00 de moins la tonne.

Sucre—

Granulé, Extra	$9.35

C'est le prix au baril. Au sac de 100 livres, 5 sous de plus; en poudre, boîte de 60 livres, 20 sous de plus qu'au baril; en gros pains, boîte de 100 livres, la même chose qu'au baril.

Légumes—

Patates du Manitoba	.90 à $1.10

Foin—

"Timothy" No 1	$24
"Timothy" No 2	$22
"Red Top" No 1	$20
"Red Top" No 2	$18

La Grande Offensive

La ligne anglaise en Picardie est intacte

Londres, 27 — La ligne anglaise, en Picardie, est encore intacte. Nos troupes défendent avec vigueur chaque point et ne se retirent que lorsqu'elles sont forcées par le nombre des ennemis et encore ne se retirent-elles qu'après avoir infligé de lourdes pertes à l'ennemi.

Tandis qu'hier l'offensive allemande a été fructueuse en plusieurs endroits, rien n'indique que les forces anglaises soient désorganisées. Au contraire en plusieurs secteurs, surtout dans le nord, elles résistent avec la plus grande vigueur.

Le communiqué officiel allemand parle d'une "défaite anglaise" et de la retraite anglaise à Ypres et à Sailly. Ceci semble nous indiquer que le combat est aussi très violent au nord du champ de bataille de la Somme. Les bulletins anglais ne nous ont rien dit de cela. Cependant, au sud de Bapaume il y a une autre ville du nom de Sailly et un peu plus à l'est se trouve une ville du nom de Ytres. Peut-être que le bulletin allemand veut parler de combats qui se livrent en ces deux endroits.

Les plus grandes avances allemandes ont été faites à l'ouest de Saint-Quentin, où l'ennemi s'est emparé de Nesle et de Guiscard. Ces places qui constituent la plus grande avance boche se trouvent à plus de 10 milles du front, tel qu'il était le 21 de ce mois, avant l'offensive.

• • •

La chute de Bapaume

La prise de Bapaume, hier matin, a été un gros coup pour les Anglais, mais elle fait partie d'un plan bien déterminé, à savoir de reculer lentement, tant que l'ennemi attaquera.

Les communiqués officiels disent que plusieurs attaques allemandes sur Bapaume ont été repoussées par les Anglais qui ont même forcé l'ennemi à retraverser la Somme en plusieurs endroits.

Les Anglais ne se retirèrent que lorsque le gros de l'armée fut en sûreté.

Bien que les Allemands avancent encore, cette avance est moins rapide, et de ce fait moins alarmante que l'avance des premiers jours.

Les Anglais se sont admirablement défendus et sont retraité dans un ordre magnifique.

• • •

45,000 prisoniers

Berlin réclame la capture de 45,000 prisonniers anglais au cours de cette offensive. Ces prisonniers sont probablement les unités qui ont protégé la retraite de l'armée. Les pertes anglaises ont été très lourdes, mais il a été annoncé officiellement qu'elles n'ont pas été excessives, vu la violence de l'attaque boche.

D'un autre côté les Allemands ont subi des pertes considérables. Berlin admet que devant Péronne les pertes allemandes ont été relativement lourdes.

• • •

Déception allemande

New-York, 27. — Le lieutenant colonel Repington dans un article qu'il a câblé au "New York Herald" déclare que les Allemands ont dû être très déçus de voir qu'avec une aussi monstrueuse machine de guerre et tant de masse d'hommes, ils ont obtenu en somme, assez peu. Il déclare que ce n'est que le commencement d'une vaste attaque, dont on saura bientôt le plan d'ensemble. La flotte anglaise est prête à entrer en action de concert avec l'extrême gauche anglo-belge. Toutefois, Repington conseille aux Anglais d'organiser immédiatement un service de défense formé de volontaires en Angleterre, "parce que, dit-il, les côtes sud est du royaume forment la ligne prolongée du front ouest, et aucune chance ne doit être risquée de ce côté-là.

• • •

Le bombardement de Paris

Paris, 27. Alfred Capus, dans le "Figaro", déclare que la confection de ce canon géant est un fait remarquable, mais, qu'au point de vue militaire, il n'est pas efficace.

Le "Petit Journal" déclare que Jules Verne avait prévu ce canon et que, de plus, c'est une invention française "Il y a plus d'un an, dit-il, nous avons découvert le secret d'un canon tirant à plus de cent kilomètres. Il s'agit de diminuer la pression atmosphérique.

"L'Echo de Paris" ajoute que ce canon est un "canon politique", pour faire croire que Paris est à la portée des canons allemands. Chaque coup coûte $4,000, dit-on.

• • •

D'invention?

Cleveland, 27. — Une lettre publique publiée dans le Cleveland News dit que le canon employé par les Boches pour bombarder Paris est l'invention d'un homme de Toledo, Ohio, nommé Whelon. L'auteur anonyme dit que le canon de Whelon, essayé il y a trois ans, sur le bord du lac Erie, lança un obus à 36 milles. Ce canon aurait été acheté par le Dr Bernard Dernburg, représentant financier de l'Allemagne en cette région. L'inventeur, sa femme et le Dr Dernburg seraient partis ensemble pour l'Allemagne.

• • •

Dénégation

Washington, 27. — Aux bureaux de l'armée américaine on dit n'avoir jamais entendu parler de ce canon. En conséquence on nie l'histoire relatée plus haut.

• • •

Les Allemands seront vaincus

Paris, 27. — En France on a la confiance absolue que l'Allemagne, par cette grande offensive, épuise inutilement ses ressources en hommes et en matériel.

La presse française voit avec calme les développements de cette bataille gigantesque qui dure depuis plus de cinq jours. Cette confiance est basée sur les expériences de la guerre. Chaque fois que les Allemands ont essayé une offensive contre nos troupes, dans l'Ouest, ils ont fait quelques progrès, mais ils ont toujours fini par se briser sur la ligne alliée.

Le plus grand exemple de ce genre est celui de la Marne. Alors l'Allemagne avait tous les avantages de son côté, grâce à sa longue préparation, mais elle fut vaincue. Aujourd'hui l'Allemagne combat contre les forces anglo-françaises, forces bien équipées et bien entraînées. Le "Petit Journal" dit ce qui suit:

"Les Allemands en attaquant concentrèrent d'abord leurs efforts à l'ouest de Saint Quentin. En agissant ainsi ils voulaient repousser les Anglais au-delà de la Somme et se frayer un chemin jusqu'à Amiens, qu'ils veulent posséder afin de séparer les lignes anglaises des lignes françaises. C'est dans ce but que le centre de l'armée allemande a fait de si violents efforts au cours de cette offensive.

"Les Allemands s'avançaient en rangs serrés. Les prisonniers, que nous avons fait, disent qu'ils s'avançaient sur des monceaux de cadavres, car leurs pertes ont été énormes.

Le critique militaire du "Petit Journal" dit que ces Allemands ont manqué leur but.

Parlant de la situation actuelle, le "Petit Journal" dit: "Les Allemands ont en face d'eux un adversaire dont on connaît la ténacité et qui a tous les moyens et toutes les ressources pour continuer victorieusement la bataille.

D'un autre côté on ne doit pas oublier que les Allemands en raison de leur avance et en dépit de leurs renforts, seront obligés de s'arrêter pour attendre leur grosse artillerie. Les Anglais peuvent donc compter sur un certain répit dans les hostilités au cours duquel ils pourront se préparer pour résister à une nouvelle attaque.

Les Anglais ont aussi l'appui des Français. Ils sont en effet, au sud de Péronne. Donc en dépit de la retraite anglaise nous avons confiance que cette bataille se terminera en notre avantage.

• • •

Les Allemands jouent leur dernier atout

Paris, 27. — Il règne une parfaite confiance dans l'armée française que les Boches jouent leur dernier atout dans une grande bataille où ils mettent tous leurs moyens disponibles, mais qu'ils seront définitivement battus dès que les Alliés auront pu faire entrer en ligne toutes les réserves qui sont à leur portée. Il était d'ailleurs prévu par les hauts chefs militaires que dans le cas de ce suprême effort il serait à peu près impossible de résister aux premiers chocs, et qu'il valait mieux céder du terrain, que de risquer de laisser briser les lignes par les masses ennemies. C'est la même tactique qui a été suivie par Joffre au commencement de la guerre et dont le couronnement a été la glorieuse bataille de la Marne.

L'élan des ennemis est déjà moins violent tandis que la résistance alliée est de plus en plus ferme.

Les experts sont d'avis que la première phase de la grande bataille est presque achevée, et qu'un autre va recommencer avec des effectifs encore plus nombreux des deux côtés. Les développements futurs de la grande bataille sont attendus par tous les Alliés avec une confiance du succès définitif qui n'a nullement été diminué par les événements de ces derniers jours.

• • •

Le canon mystérieux

Londres, 27. — Le "canon mystérieux", car tel est le nom donné à l'arme qui a bombardé Paris à 76 milles, est réellement une des grandes surprises de la guerre. Le général Sir Desmond O'Callaghan dit à ce sujet:

"Les projectiles doivent avoir été lancés par des canons plus longs et plus gros et employant des moyens de propulsion plus puissants qu'aucun de ceux connus jusqu'à cette heure.

A Paris, des experts ont suggéré que le rayon d'action extraordinaire de ce canon devait être dû à ce que le projectile est pourvu d'une seconde charge qui explose au moment où la force impulsive première est épuisée, produisant une nouvelle impulsion; le général O'Callaghan ne croit pas à cette explication.

Un expert estime que le poids du projectile est d'environ 380 livres et qu'à son départ il a une vélocité d'environ 4,000 pieds par seconde, le canon ayant probablement une élévation d'environ 65 degrés, qui porte promptement le projectile dans une zone d'air raréfié où la résistance est infiniment diminuée. Toutefois l'usure doit être énorme et il est douteux que le canon puisse tirer plus de cent coups, qui doivent coûter chacun de $4,000 à $5,000. Il est bien évident qu'avec une telle portée toute justesse de tir est impossible et qu'un tel canon ne peut guère être employé que contre une cible d'une grande surface, telle que la ville de Paris. Il est probable que l'effet visé est moral plutôt que matériel, mais même à ce point de vue il sera probablement moins efficace que les aéroplanes.

• • •

Les Français abondonnent Noyon

Paris, 27. — La résistance anglaise à l'ouest de Cambrai augmente. A l'extrême nord et au centre, l'avance allemande a diminué, alors qu'à Bapaume, sur l'ancien champ de bataille de la Somme, et à l'est et au nord de Noyon, l'ennemi a pu avancer."

La bataille entre Noyon et Chaulnes continue avec intensité. Les Français ont évacué Noyon durant la nuit en parfait ordre. Ils se sont retranchés sur la gauche de l'Oise.

Les Anglais se sont repliés sur de nouvelles positions à l'est de Roye et d'Albert.

• • •

Moins intense

Londres, 27. — Après six jours de combats violents l'offensive allemande, dans le nord de la France, diminue d'intensité. L'ennemi fait moins de progrès et l'avance boche dans les lignes alliées ne constitue qu'un saillant avancé. Ce saillant s'avance jusqu'au sud d'Albert, à l'ouest de l'ancienne ligne alliée, il y a un an, lorsque Hindenburg commença sa fameuse retraite stratégique. De ce point, la ligne monte au nord-est en formant un angle léger, tandis qu'au sud elle se rend jusque sur la rivière Oise.

En dépit de leurs efforts et de leurs grands sacrifices d'hommes, les Allemands ont été défaits, hier. Au nord les Anglais ont tenu tête aux Allemands tandis qu'au sud l'ennemi a été forcé de se jeter sur un point où la résistance serait moins forte.

• • •

La lutte autour d'Arras

Londres, 28. — Le War Office annonce que les Anglais ont fait quelques prisonniers et ont capturé plusieurs mitrailleuses. Le combat se continue avec violence sur les deux rives de la Somme.

Ce matin les Allemands ont ouvert un violent feu d'artillerie contre les positions anglaises à l'est d'Arras.

Plusieurs attaques boches dans la vallée de la Somme, dans le voisinage de Beaumont-Hamel, de Puisieux, et de Moyenneville, ont été repoussées.

Le communiqué anglais se lit comme suit:

"Hier soir le combat a été d'une extrême violence sur la Somme et au nord depuis Albert jusqu'à Boyelles. Nous avons repoussé plusieurs violentes attaques boches notamment dans la vallée de la Somme et à Beaumont-Hamel, à Puisieux et à Moyenneville.

Sur les deux rives de la Somme le combat se continue avec une grande violence.

Ce matin l'ennemi a commencé un violent bombardement contre nos positions à l'est d'Arras. L'action qui se déroule dans ce secteur parait assez vive.

Cette attaque allemande à l'est d'Arras signifie que les Allemands ont étendue leur front de combat et qu'ils déclanchent une nouvelle attaque dans le secteur du Nord.

La bataille commencée la semaine dernière s'étendait jusqu'à la rivière Scarpe, à l'est d'Arras. On signale de violents combats au nord de la Scarpe.

SAINT-PIERRE

La fête de Pâques a été célébrée avec pompe dans notre église, cette année. M. l'abbé Deshaies officiait et le sermon nous fut donné par le R. P. Lorieau, sur la résurrection. De très beaux chants furent rendus par les Enfants de Marie. Par surcroit de gaieté un gai soleil s'était mis de la partie.

• • •

M. et Mme A. Préfontaine nous sont revenus samedi d'un voyage d'un mois dans l'est.

• • •

M. C. Hébert vient de faire l'acquisition d'une automobile.

• • •

Lundi soir, une séance dramatique et musicale fut donnée dans la salle municipale, par les jeunes gens de Saint-Pierre.

• • •

Nos jeunes gens sont à se former une association de la jeunesse canadienne-française et catholique. Nous leur souhaitons succès dans leur noble entreprise.

• • •

M. et Mme A. Cardin, de Winnipeg, étaient en visite chez M. N. Sicotte. Ils étaient venus passer la fête de Pâques dans leurs familles.

On anonce pour bientôt le mariage de M. Joseph-T. Vermette et de Mlle Emma Goulet. Nos félicitations.

LAURIER

Les exercices de la Semaine Sainte ont été suivis pieusement ici par une foule attirée par les beaux exercices que notre digne curé sait toujours nous faire suivre avec tant de précision. Ces prières ne manquent jamais d'attirer de nombreuses bénédictions sur une paroisse.

• • •

Notre petit ami Charles Trottier est revenu de Dorchester, en bonne voie de guérison. Nous sommes heureux de le revoir au milieu de nous.

• • •

C'est avec une profonde sympathie que nous prenons part au deuil que porte en ce moment la famille de M. Alfred Lapointe, pour la perte irréparable de leur fille bien-aimée, Yvonne, qui a été enterrée ici jeudi dernier. Cette enfant, à peine âgée de seize ans, a fait la plus belle mort qu'un mortel peut désirer. C'est le sourire aux lèvres et en consolant ses malheureux parents qu'elle s'est envolée vers un monde meilleur.

• • •

Les semences doivent commencer, ici cette semaine. Plusieurs terres se sont vendues depuis le printemps. Il y a encore deux sections et demie de bonnes terres à culture qui pourraient s'acheter de $20 à $25 l'acre, à 5 ou 6 milles du village. Aussi bonne quantité de terres vierges faciles à défricher. Nous serions heureux de les voir prises par les nôtres. Ces terres sont dans les environs de un mille et un mille et demi du village. Qu'on vienne visiter notre localité, afin de pouvoir juger par soi-même de l'avancement de notre paroisse.

PETITES ANNONCES

Tarif: 1 sou par mot. Minimum: 25 sous par insertion. Le paiement doit toujours accompagner la copie de l'annonce.

On demande une sténographe capable d'écrire le français et l'anglais correctement. S'adresser à **312 Edifice McIntyre, Winnipeg, Man.**

A vendre.—Taureau Ayrshire, enregistré, 3 ans. S'adresser à **O. Cinq-Mars, Saint-Pierre-Jolys, Man.**

On demande une maîtresse ou un maître qui aurait un certificat de 2me ou 3me classe, pour enseigner au district de Dumoulin, No 1697. S'adresser à **A. Gauthier, Fisher Branch, Man.**

Les animaux sont la mine d'or du fermier. Qui désire acheter une demi-section de terre, propre à l'industrie laitière ou à l'élevage des animaux? Tout proche du marché de Winnipeg. Bien bâtie, clôturée, avec puits qui coule. A quelques pas de l'école, 3 milles de l'Eglise et de la gare du chemin de fer. Prix des plus bas. S'adresser à la **Liberté**. Qu'on se hâte car les terres s'enlèvent vite.

A vendre ou à échanger pour du stock de ferme, un magasin d'épiceries très achalandé et très bien situé dans SaintBoniface. S'adresser à **J.-B. André, 72 rue Hamel, Saint-Boniface.**

A vendre. — Bonne terre à vendre, propre à toutes les cultures, sise à Piney, Manitoba, à 3 milles de la gare. 160 acres dont 80 acres sont clairs; 20 acres en mil. Bonpare et clôture en broche. La balance aisé à faire. Maison et écurie. $12 l'acre. S'adresser à **Léon Guérin, Saint-Charles, Man.**

Propriété à vendre. — Boutique de forge bien outillée, avec bonne maison. S'adresser à **Edouard Lacombe, LaSalle, Man.**

SAINT-BONIFACE

Baptêmes

Le 24 mars. — Marie-Lumina-Elizabeth, fille de Napoléon McDonald et de B. Hamel.

Le 27 mars. — Marie-Imelda-Angélina, fille de William St-Onge et de Clara Despatis.

Le 31 mars. — Marie-Louise-Andrée, fille de Raymond Raymond et de Françoise Caze.

Le 31 mars. — Marie-A.-Juliette, fille de Ulric Phaneuf et de Camillia Roy.

Le 31 mars. — Léon-Philippe-Adélard, fils de Armand Chénier et de Marguerite Saint-Laurent.

Le 31 mars. — Marie-Irène-C., fille de Lucien Laplante et de Mériza Brais.

Le 31 mars. — Joseph-Paul, fils de Jules-Henri Mager et de Louise Muller.

Sépulture

Le 26 mars. — Maurice Antaya, tué accidentellement le 23 courant à l'âge de 7 ans.





Maladies du foie et du coeur. Soit qu'elles résultent de notre manière de vivre, ou bien qu'elles soient causées par des intempéries ou par d'autres causes, il est un fait avéré que les maladies du foie et du coeur sont généralement les plus prévalentes de notre génération. Et certes beaucoup de personnes souffrent de ces affections et ne le savent pas, se sentant malaisé, faible, rempli de tristesse. Ceux qui sont ainsi affligés pourront retirer quelques bénéfices de la lettre que nous avons récemment reçue de Mme Marie Carlson d'Halbrite, Sask. Elle nous écrit ce qui suit: "Je désire vous écrire ces quelques mots au sujet de mon expérience du Novoro du Dr Pierre et du bien qu'il m'a fait. Depuis trois ans j'étais si malade qu'il m'était impossible de rester debout et de faire mon ménage. Je souffrais du coeur et mon foie semblait être obstrué. Le Novoro du Dr Pierre me donna du soulagement et grâce à lui, je suis complètement guérie aujourd'hui."

Le Novoro du Dr Pierre est un vieux remède herbeux dont les propriétés bienfaisantes ont été prouvées par le temps. Ne le demandez pas dans les pharmacies: Il est vendu directement au public, exempts de droit de douane, par Dr Peter Fahrney and Sons Co., 2501 Washington Blvd., Chicago, Ill.

Les remèdes du Dr Pierre sont délivrés au Canada, libres de tous droits.

L'UNION CANADIENNE

Nous avons appris avec surprise et peine la mort de Mme Commune, épouse de notre bon gardien du club. Au nom de tous les membres de l'Union nous tenons à offrir nos plus sincères sympathies à M. Commune et à la famille.

Important

Les parties de cartes auront lieu le 14, le 21 et le 28, et non le 7, le 14 et le 21, tel qu'annoncé la semaine dernière. Du courage, les amis, ça va venir! Elles ont l'air de se sauver chaque semaine, mais cette fois c'est définitif. Donc au 14. Le prix de série sera un dix piastres en or. Quant au prix de râfle, (car râfle il y aura!) il ne m'est pas permis de divulguer ce secret; cependant je puis vous dire que ce sera une surprise pour tous.

Le concours marche à merveille, et les membres affluent; même des recrues de la campagne! Jusqu'ici Armand Goulet est en avant, avec 25 membres à son crédit; mais tout n'est pas dit et fait encore, et l'on peut s'attendre à des surprises.

Il y aura sous peu un banquet pour les joueurs de notre équipe de hockey. "Ti-Gus", des "Sommes", est invité à faire une contribution pour le succès de l'affaire.

Le beau temps change les sujets de conversation à l'Union, et du hockey l'on saute à la balle au champ. Pour encourager les intéressés, il y aura une assemblée, vendredi soir, après l'heure d'adoration, dans la salle de l'Union afin de discuter les projets et plans pour cet été. Tous sont invités!

"Tu sais, mon vieux, une demie heure d'avis, puis je t'apporte ce que tu veux." Parole célèbre prononcée par un M... bonhomme! Le crois-tu maintenant, Noël, après ce que tu as vu?

Ha-Bé.

AU CLUB "LE CANADA"

Vendredi, à l'heure habituelle, 8 h. 30 du soir, reprise des parties de cartes. Les messieurs sont priés de se souvenir qu'il y aura quelque chose de très spécial pour eux. L'orchestre Rignold jouera.

Tous les jours de nouveaux membres joignent le club "Le Canada". L'avez-vous joint vous-même? C'est le moment de vous décider.

La salle à manger devient de plus en plus le rendez-vous des personnes de la province et de celles de l'Ouest et de l'Est de passage à Winnipeg. Rien de plus agréable que l'atmosphère de famille qu'on y trouve.

La causerie du quatrième dimanche d'avril sera donnée par M. A.-H. de Trémaudan. Sujet: "La patrie canadienne". Il y aura en outre un programme musical approprié.

Canfranc.

SACRE-COEUR

La nouvelle série de parties de cartes s'ouvrira mardi prochain. Il y aura goûter et un joli programe musical.

La clôture de la retraite annuelle, prêchée par le R. P. Turquetil, O.M.I., s'est faite dimanche soir de façon très solennelle.

De passage au presbytère: le R. P. Dugas, O.M.I., curé de Lestock, Sask.; le R. P. Vézina, O.M.I., curé de Kenora, Ont.; le Rév. Frère Girard, O.M.I., assistant du R. P. Turquetil, O.M.I., dans ses missions de Chesterfield Inlet.

Naissances

24 février. — Joseph-Eric-Lucien, fils de Oscar Bourbonnais et de Annonciade Patenaude. Parrain et marraine: M. et Mme J.-A. Vézina.

10 mars. — Georges-Henri, fils de Edouard Laleune et de Pomela Frédette. Parrain et marraine: M. et Mme G. Laleune.

18 mars. — Joseph-Wilfrid, fils de Joseph-E. Miron et de Alphonsine Girardin. Parrain et marraine: M. et Mme Joseph Girardin.

27 mars. — Joseph-Albert-Robert-Rolland, fils de Albert Auger et de Cécile de Denus. Parrain et marraine: M. L.-N. Bétournay et Alice Auger.

Voici le carême fini! Tout passe, excepté, cependant, l'agréable souvenir des charmantes soirées du mardi au Sacré-Coeur. Aussi est-ce avec un véritable plaisir que l'on se réunira de nouveau le mardi 9 courant, pour continuer la série des parties de cartes interrompues depuis deux semaines, temps qui a paru bien long et qui n'aura, j'en suis certain, fait que redoubler l'enthousiasme pour ces délicieuses réunions.

Donc, rendez-vous en aussi grand nombre que par le passé, mardi soir 9 octobre.

L'ami de l'homme pauvre. — Embouteillée dans de petites bouteilles qui se transportent facilement et coûtent peu, l'Huile Electrique du docteur Thomas possède sous sa forme concentrée plus de puissance qu'un grand nombre d'onguents. Son bon marché et les multiples emplois qu'on en peut faire en font l'ami de l'homme pauvre. Aucun assortiment de marchand n'est complet s'il n'a cette huile.

L'ACTION FRANCAISE

La revanche des berceaux. — Nos Zouaves. — En relisant Laure Conan.

L'**Action française** de mars ne démentira pas sa réputation de canadianisme que s'est acquise déjà cette jeune et très vivante revue. Elle débute en effet par des vers de M. Albert Ferland: **Fierté de la langue française**, qui réclament le droit à la vie pour notre langue; elle se poursuit par la **Revanche des berceaux** où le P. Louis Lalande résume la pacifique revanche de notre race; elle évoque ensuite, sous la plume de Mlle Marie-Claire Daveluy, la figure si noble de Laure Conan; elle brosse à large traits, sous la signature de M. l'abbé Groulx, l'épopée de **Nos Zouaves** et les leçons qui en découlent; puis, sous la plume de Piere Homier, c'est la chronique de la **Vie courante**, sous celle de Jean Beauchemin, des chiffres révélateurs, une lettre suggestive de M. Ernest Marceau, la chronique des journaux, une note de M. Benjamin Sulte sur nos origines et la **Partie documentaire**, où l'on trouvera l'essentiel des deux discours, si pleins de substance, adressés à MM. Veuillot et Duthoit, par Mgr l'archevêque de Saint-Boniface.

Il a fallu, paraît-il, renvoyer à la livraison prochaine des articles nombreux. Les quarante-huit pages de la revue ne lui suffisent plus. Pour compléter son action, elle vient donc de fonder la **Bibliothèque de l'Action française** où paraîtront, dans le format et sous les couleurs de la revue, les travaux d'une étendue trop considérable pour la revue. C'est **la Fierté**, du P. Louis Lalande, qui inaugure cette série. (Elle se vend 10 sous dans les principales librairies.)

L'**Action française** publiera en avril des articles de MM. l'abbé Perrier et Antonio Perrault.

L'abonnement à la revue est d'une piastre par année. S'adresser au secrétariat de la Ligue des Droits du français, bureau 32, Immeuble de **La Sauvegarde**, à Montréal.

Vente à l'Enchère

Bestiaux, instruments aratoires, ameublement, etc.

Sur instructions de M. Alfred Mousseau, lot 45, Lorette, je vendrai à l'enchère le **Mardi, 9 avril 1918, à 1 heure p.m.** les bestiaux et instruments suivants:

Chevaux: 1 jument de 6 ans, pesant 1,400 livres; 1 cheval, 6 ans, pesant 1,400 livres; 1 étalon, 5 ans, pesant 1,200 livres; 1 jument, 5 ans, pesant 1,100 livres; 1 cheval, 6 ans, pesant 1,100 livres; 3 poulains de 3 ans.

Instruments aratoires: Un wagon, un "buggy", deux faucheuses, un brancard à foin, une charrue, un jeu de harnais (simple), un jeu de harnais double, un mulon de foin, et en plus bon nombre d'articles que nous ne mentionnons pas ici.

Conditions: $25 et moins, comptant. Plus que ce montant, crédit de 8 mois sur "lien note" reconnu par le propriétaire et portant intérêt à 8%. Escompte de 5% sur tout paiement comptant. Tout sera vendu sans réserve.

ALFRED MOUSSEAU, Prop.
Emile Poirier,
Commissaire-priseur licencié.
Lorette, Man., le 14 mars 1918.

FORESTIERS CATHOLIQUES

Les Forestiers Catholiques, toujours animés de sentiments véritablement catholiques et charitables, organisent pour le jeudi 11 avril, une grande soirée de cartes et tombola.

Cette soirée qui est sous le patronage de Sa Grandeur Mgr l'Archevêque de Saint-Boniface, est organisée au profit des Révérendes Soeurs Carmélites.

Cette oeuvre des Carmélites fait peu de bruit mais beaucoup de bien, malgré que ce bien soit généralement ignoré de la foule. Ce sont les ferventes prières de ces humbles religieuses qui, dans une grande mesure, compensent la tiédeur de certains et l'indifférence de beaucoup d'autres.

La population catholique de Saint-Boniface, de Winnipeg et des environs aura à coeur de contribuer à cette bonne oeuvre. Les Soeurs Carmélites n'ont aucune source de revenus et doivent compter pour vivre sur la charité publique. Aidons généreusement à celles qui nous aident continuellement de leurs prières.

Plus de 20 prix seront offerts pour la Tombola, parmi lesquels: Un coq et trois poules de pure race, valeur $25.00; plusieurs tonnes de charbon et cordes de bois; $5 en or; 10 livres de beurre; un crucifix, etc.; et beaucoup d'autres, trop nombreux pour être énumérés. Six magnifiques prix seront également offerts aux gagnants de la soirée de cartes.

Prix du billet de tombola: 25 sous. Prix de billet pour la soirée de cartes: 25 sous.

Procurez-vous des billets d'avance, car le nombre en est limité, et venez tous nombreux vous divertir et contribuer à une bonne oeuvre, jeudi, le 11 avril, à 8 heures, grande salle du Collège, Saint-Boniface.

La pâleur, la nervosité, l'apparence maladive dont le résultat de la présence des vers chez un enfant. L'Exterminateur de Vers de Mother Graves soulagera l'enfant et le guérira.

SECOURS NATIONAL

Les Dames Auxiliaires françaises du Secours National donneront une partie de cartes dans les salles à dîner de la Baie d'Hudson, mardi, le 9 courant, et les recettes seront employées à continuer avec plus d'efficacité, si possible, cette grande oeuvre de charité.

Les Dames qui désirent réserver leurs tables peuvent le faire en téléphonant au No 353 Sherbrooke.

REMERCIEMENTS

La famille Antaya remercie tous ceux qui, à l'occasion du deuil qui l'a atteint si douloureusement, ont bien voulu lui manifester leur sympathie.